

match

Le plus grand hebdomadaire sportif

DANS CE NUMÉRO :

ANTONIN
MAGNE

*vous parle des
« Italiens du Tour »*



PARIS-BRUXELLES (De notre envoyé spécial). — La course classique de Paris à Bruxelles a été gagnée par Kint, devant Romain Maes. Sur ce document : Lowie emmène à vive allure le peloton, à Rethel.

(Voir notre reportage pages 8, 9 et 10.)





AUTOMOBILE

« J'AI ÉTÉ SIX FOIS A L'HOPITAL, CELA ME SUFFIT, J'ABANDONNE LA COURSE »

par

Tazio Nuvolari

Il y avait déjà de longs mois que j'envisageais de me retirer du sport actif. Mon dernier accident a été suffisamment impressionnant pour dicter la décision que je viens de faire connaître par télégramme à M. Bonaccossa et à M. Enzo Ferrari, directeur de l'Alfa Course.

Ne croyez surtout pas que j'ai pris cette décision à la légère dans le seul but de faire parler de moi. Je suis décidé et bien décidé à ne plus jamais remonter dans le baquet d'une voiture de course.

On m'a fait dire que j'étais encore hésitant et que, peut-être, mes amis italiens me feraient changer d'avis. Qui mieux que moi peut donc connaître mes intentions? Hein! Je vous le demande?... Et je ne vois personne qui puisse me forcer à conduire à nouveau en course.

Je suis allé six fois à l'hôpital pour un cas désespéré. Je ne tiens pas à y retourner une septième fois, car j'estime que l'incendie de ma voiture à Pau a été pour moi un rude avertissement. J'ai eu peur, je le concède, mais qui donc oserait dire qu'il n'aurait pas eu peur à ma place? L'impression que me laisse ce saut à 50 à l'heure d'une voiture environnée par les flammes est fantasmagorique. Mes nuits sont encore hantées par ce terrifiant souvenir, et je ne suis pas éloigné de penser que la conduite d'une voiture de course me deviendrait odieuse. Au moindre crépitement anormal, à la plus petite bouffée de chaleur, je craindrais l'incendie.

Comment voulez-vous que dans ces conditions je puisse normalement avoir tous mes réflexes pour conduire comme par le passé? Et puis, je ne crois pas encore être trop tombé sur la tête pour que je ne sois pas satisfait de m'en tirer à si bon compte!

L'heure de la retraite a sonné pour moi! Peut-on m'en vouloir de laisser à d'autres le soin de représenter l'industrie automobile italienne par le monde?... Enzo Ferrari a très sportivement accepté ma démission, et je suis persuadé qu'il saura retrouver un autre animateur.

Place aux jeunes!

Je me contenterai maintenant, faisant partie de la Fédération Automobile Italienne, de suivre les courses en spectateur et en conseil.

ler, si toutefois l'on veut bien me demander mon avis.

Mes amis, comme Raymond Sommer par exemple, sont persuadés que je reviendrai sur ma décision. Je ne voudrais pas leur faire de peine en leur affirmant le contraire, et c'est pourquoi je tiens de me réserver une porte de sortie en disant que peut-être... que sans doute... que probablement... enfin, vous comprenez, n'est-ce pas?

(Recueilli par GEORGES FRAICHARD.)

René Dreyfus fait une seconde fois briller les couleurs françaises en triomphant à Cork

La deuxième course de vitesse de l'année, disputée samedi, en Irlande, aux portes de Cork, a été gagnée par René Dreyfus qui conduisait, comme au Grand Prix de Pau, la douze cylindres 4 litres 500 Delahaye.

Cette nouvelle victoire de l'industrie automobile française ne manque pas de nous réjouir, si elle ne nous surprend pas tellement... En effet, René Dreyfus réunissait au départ tous les suffrages. On savait, bien sûr, que son principal adversaire, Jean-Pierre Wimille, n'avait pas amené de Moelsheim la nouvelle trois litres Bugatti dans l'unique but de la montrer... mais on n'ignorait pas que cette voiture n'avait pas encore été éprouvée et que, dans ces conditions, il serait surprenant qu'elle puisse vaincre dès sa première sortie.

En fait, Jean-Pierre Wimille qui se maintenait à la troisième place derrière René Dreyfus et le prince Birabongse devait abandonner un peu après la mi-course à la suite de la rupture d'une soupape.

René Dreyfus a donc, une fois encore, fait triompher la douze cylindres Delahaye. Après sa victoire sur les Allemands au Grand Prix de Pau, il triompha des voitures italiennes. Voilà qui semble indiquer que la saison, pour l'écurie bleue est bien commencée et qu'elle sera, si elle ne l'est déjà, l'éclatante conclusion des efforts que conjuguèrent avec un bel enthousiasme, Jean François, Laury Shell et M. Charles Weiffenbach, directeur général des usines Delahaye.

Ces deux victoires consécutives encouragent indéniablement — et c'est tellement normal! — l'écurie bleue. Elles devraient également encourager les constructeurs français.

Le film des « 200 milles de Cork » est facile à projeter. « Bira » qui conduisait une trois litres Maserati partit en tête dès le départ, mais René Dreyfus, en battant par deux fois le record du tour, qu'il stabilisa à 152 km. 500 de moyenne horaire, ne tarda pas à se hisser à la première place.

Dès lors, la course était gagnée, René Dreyfus se contenta de « tenir sa distance » et de terminer avec deux minutes d'avance sur le prince siamois.

Belle performance du jeune français Louis Gérard qui se classa troisième au volant d'une voiture essentiellement de sport, une D. 6 70 Delage de laquelle il a simplement remplacé la carrosserie « conduite intérieure » par une carrosserie « sport ». Gérard ne manque pas de qualités, mais il serait bon de freiner un peu son impétuosité.

Un Anglais, Evans, a amené à la quatrième place une monoplace Alfa Romeo devant la six cylindres Delahaye de Joseph Paul, qui a dû s'arrêter alors qu'il était troisième, pour réparer une tubulure d'essence.

Franco Comotti et J. Vial durent se retirer de la course avant la fin. Nous en terminerons avec le meeting automobile de Cork en précisant que la course des 1500 cmc a été gagnée par « Bira » devant son adversaire de toujours : Dobson.

Les deux pilotes d'Erra ont été supérieurs à l'Italien Louis Villorosi qui conduisait une Maserati.

G F

Bien entendu, la douze cylindres Delahaye de René Dreyfus était, comme il se doit, équipée de pneus Dunlop, les pneus de la victoire.

BASKET-BALL



STADE ROLAND-GARROS. FINALE DU CHAMPIONNAT DE FRANCE. — Un « entre-deux » qui donne la balle à Rolland, du Métro (N° 5) de dos; mais les avants du S.C.P.O., en blanc, vont partir à l'attaque et prendre de vitesse Goalard.

STADE ROLAND-GARROS. FINALE DU CHAMPIONNAT DE FRANCE D'EXCELLENCE. — Caillet, du P.O., en blanc, marque un panier, malgré l'obstruction acrobatique de Rolland, à genoux.

LE S.C.P.O., PLUS ARDENT A TRIOMPHE DE NOUVEAU

La réunion organisée au stade Roland-Garros à l'occasion de la finale du championnat de France de Division d'Excellence, a remporté un vif succès que légitimait le magnifique programme mis sur pied à cette occasion.

Pour la troisième fois consécutive, l'U. S. Métro a échoué au port et n'a pu s'attribuer le titre national.

Une telle constance dans l'insuccès a quelque chose de choquant, car il semble que, malgré la valeur de ses représentants, dont certains, tels Rolland et Hell, sont parmi les meilleurs de l'équipe de France, le Métro ne parviendra pas à s'affirmer le meilleur au cours de l'ultime rencontre.

Les coéquipiers de Rolland ont échoué tour à tour devant le S.C.P.O., le C. A. Mulhouse et, hier encore, devant le S. C. P. O.

Le match fut constamment à l'avantage des joueurs du P. O. qui méritèrent largement leur succès acquis par 33 à 23; ils construisirent un jeu plus direct, mais beaucoup plus effectif que celui de leurs adversaires.

Comme à l'accoutumée, lors des finales, les hommes du Métro se présentèrent sur le terrain contractés, nerveux, privés d'une partie de leurs moyens. Ils bombardèrent le panier adverse sans précision et la défense du P. O. eut l'occasion de sauver maintes situations gravement compromises. Hell, particulièrement nerveux et maladroit, fut incapable de marquer un seul point au cours du match. Rolland, étroitement marqué, ne put faire preuve de son adresse habituelle.

Avec cela, les joueurs du Métro « signalaient » par trop, ce qui leur fit perdre de belles occasions. Ils n'avaient pas le moral et seul Maedler se dépensa utilement.

Au S. C. P. O., toute l'équipe est à féliciter, en particulier Caillet, son avisé capitaine, qui sut conduire son match en grand tacticien. Les cheminots jouèrent avec un cœur admirable. Ils prirent de vitesse de bout en bout leurs adversaires, grâce à leur forme physique parfaite. Si les joueurs du Métro n'ont pas été plus adroits, il convient de signaler que la défense très serrée du P. O. ne leur laissa pas l'occasion de faire du basket en dentelle, si bien que l'on peut dire que les arrières ont tout autant contribué à la victoire que les avants. Le S.C.P.O., sans individualité brillante, est bien la meilleure formation française, car il possède une équipe homogène, animée d'un moral excellent, chose qui manque à l'U. S. Métro.

ROBERT MENAGER.

Après L'A.B.C. de la culture physique L'A.B.C. de la médecine sportive

MATCH est heureux d'annoncer à ses lecteurs qu'après la publication si appréciée de l'A.B.C. DE LA CULTURE PHYSIQUE, du grand spécialiste Elie Mercier, il commence, dès aujourd'hui, une suite de conseils du plus grand intérêt.

L'A. B. C. de la médecine sportive

dus à la plume autorisée du docteur Mathieu, si justement connu et aimé de tous les sportifs qu'il a eu l'occasion de conseiller et de soigner, en particulier aux Jeux Olympiques de Los Angeles.

Après cette remarquable série, nous donnerons de nouveau une suite inédite de conseils d'Elie Mercier.

Voir l'A.B.C. de la médecine sportive en page 12.

Grandes victoires françaises DELAHAYE vainqueur du Grand Prix de Pau et des 200 milles de Cork

Le Grand Prix de Pau a été pour DELAHAYE une nouvelle occasion de prouver sa supériorité en remportant une splendide victoire.

René DREYFUS, avec la 12 cylindres DELAHAYE qui a gagné le MILLION DU FONDS DE COURSE,

se classe 1^{er}

devant les voitures étrangères réputées les plus rapides, et son coéquipier COMOTTI prend la troisième place.

A Cork, René DREYFUS fait à nouveau triompher DELAHAYE.

La régularité impressionnante de la 12 cylindres, qui a couvert sans la moindre défaillance les 276 km. 900 du circuit particulièrement dur, à la moyenne de 87 km. 932, battant tous les records, consacre une fois de plus les qualités de la fabrication de la vieille marque française DELAHAYE.

RÉDACTION-ADMINISTRATION

25, rue d'Aboukir - PARIS (2^e) - Tél. Turbigo 52-00 et 96-80

CHEQUE POSTAL : 2188-23 PARIS

Aucun envoi n'étant fait contre remboursement, prière de joindre le montant à chaque commande. — Pour tout changement d'adresse, ne pas oublier de joindre une ancienne bande et la somme de 1 franc, et transmettre la demande au moins huit jours avant la date d'exécution du changement.

Prière de noter notre nouveau compte chèque postal : 2188-23 Paris.

match

R. C. SEINE : 251-795 B

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
1 ^o France et Colonies	46 fr.	24 fr.
2 ^o Etranger (tarif A réduit) ..	73 fr.	40 fr.
3 ^o Etranger (tarif B normal) ..	93 fr.	50 fr.

le Gala des Ailes à SAINT GERMAIN



Le planeur blanc de Doret passe à faible hauteur (au-dessus). L'avion de l'as allemand Hagenburg (à droite).



L'aviateur français Cavalli, vainqueur de la Coupe de France, vole sur le dos.

DEPUIS quelques jours, les journaux annonçaient un beau temps pour le meeting de Saint-Germain, et cinq concurrents pour la Coupe de France d'acrobatie. Lemée, qui a atterri le premier à Saint-Germain, n'a pu concourir à cause d'une défaillance de matériel. Henri de Sainte-Anne en a été empêché par une rupture d'huile.

Et le beau temps n'a fait son apparition qu'au début de l'après-midi, ce qui a complètement bouleversé le programme. En effet, les concurrents pour la Coupe de France d'acrobatie devaient être jugés sur deux manches.

Première manche : figures imposées, immelmans, loopings à l'envers, tonneaux lents, nœuds de Savoie, cercle en faisant des tonneaux.

Deuxième manche : vol libre de dix minutes.

Mais certaines figures (huit vertical, par exemple), ont 600 mètres de battement. Comme il faut compter plus de 200 mètres de garde, il aurait fallu, pour les exécuter, un plafond de 800 mètres au minimum. Or, vers midi, il était environ de 200 mètres.

Et comme le temps ne semblait pas s'améliorer, d'accord avec le jury (capitaine Rozanoff, capitaine Amoureux, M. de Neef), les trois concurrents ont consenti à être jugés sur une seule manche, la deuxième.

C'est Malinvaud qui ouvrit le feu. Il commença par des immelmans, exécuta ensuite des renversements, un fleseler, un passage sur la tranche et quelques autres figures d'acrobaties classiques ou de haute école.

Malinvaud est en très grand progrès. Cependant, nous savions d'avance que la bataille se disputerait entre Jérôme Cavalli et Rodolphe Blanc. Cavalli a exécuté d'une splendide façon, en douceur et en souplesse, une grande variété de figures : nœud de Savoie, huit sur le dos et, comme toujours, fit merveille dans ses vols sur le dos et dans ses vols sur la tranche.

La lutte fut serrée entre lui et Rodolphe Blanc qui exécuta lui aussi toute la gamme des figures avec beaucoup de souplesse et de finesse. Entraîné à la patrouille d'Etampes,

c'est un rude concurrent pour l'avenir. Attention à l'année prochaine !

Que dire de Marcel Doret ? Voilà vingt ans qu'il fait des meetings et, à la manière des bons vins, il s'améliore d'une année à l'autre. De plus, il se renouvelle chaque fois. Il y a à peine trois semaines qu'il s'entraîne sur planeur Abicht. Il fait déjà des choses absolument remarquables.

Et voici le grand concours de la journée. Cavalli va rencontrer l'Allemand Hagenburg. Hagenburg décolle le premier. C'est lui qui a obtenu le succès le plus vif. Son appareil qui se prête aux acrobaties déclenchées y est pour quelque chose, car ces acrobaties-là sont toujours celles qui plaisent le plus au public. Il a fait notamment un triple tonneau et des vols sur le dos absolument remarquables de précision et de contrôle.

La rapidité et la précision sont d'ailleurs ses caractéristiques.

Novack, qui a une machine plus lourde (Avia 1-27), a donné un concours splendide (citons notamment une « cloche » tout à fait impressionnante).

Si Cavalli avait eu un appareil égal seulement à celui de Novack il aurait gagné. Mais son Caudron, si remarquable pour l'époque, date déjà d'il y a vingt ans. Il se prête très bien aux acrobaties lentes. Mais cet appareil ne pouvait gagner contre un appareil

étranger alors que Cavalli pouvait gagner contre les pilotes étrangers.

Cavalli a fait le maximum, comme toujours, c'est-à-dire qu'il a tiré le maximum de son Caudron, prouvant une fois de plus sa classe mondiale.

1. Hagenburg 785 points ;
2. Novack, 776 points ;
3. Cavalli, 684 points.

Une fois de plus le meeting organisé par Air-Propagande, sous le patronage de Paris-sport, obtint un succès total.

P. S. — Au moment où nous finissons de dicter ces lignes par téléphone, du terrain de Saint-Germain, MM. Dravet et Ganneau appellent les représentants de la presse aéronautique auprès de Cavalli. Nous nous précipitons et c'est pour apprendre que Cavalli lance un défi à Hagenburg le 22 mai, à Bordeaux, avec changement d'appareil.

Bonne chance, Jérôme ! De tout cœur chacun te souhaite le triomphe que tu mérites.

ALEXANDRA PECKER.



En haut, une vue aérienne du meeting de Saint-Germain qui donne une idée de la foule considérable qui y assista. En bas, le sympathique virtuose de l'air Marcel Doret.

LE TIGRE ROUGE



Roman par **DON SKENE**
Traduit par **ROBERT BRÉ**
Dessins de **PELLOS**

La tribu des Hip Sings et celle des Bing Kongs interrompirent prématurément leur annelle guerre « tong » alors que les équipes étaient prêtes à en finir. Les guerriers entrèrent en vitesse les haches de guerre — et leurs porteurs avec — afin de voir Mike Jacobs au sujet des fauteuils de ring. George Bernard Shaw se présenta à la pesée avec un article autographe inimitable sur le combat (happé, au prix de deux mille guinées, par une agence de presse mondiale). Histoire basée sur un vague gag comprenant un jeu de mots sur les identités confondues de H. G. Wells et Bombardier Wells. Arthur Brisbane contra avec une sage et élégante colonne proclamant : « Un aéroplane les rosserait tous les deux. »

L'American Legion prit parti pour Clancy et demanda où était le régiment du champion quand les hommes gagnaient la croix de guerre dans les forêts de sapins de la Côte pacifique nord-ouest afin d'assurer la tranquillité du monde, grâce à quelques feux de joie d'aéroplanes en France. La Legion promit à Clancy l'escorte d'une fanfare casquée et d'une garde rutilante, de sa loge au ring la nuit où il « sauterait le parapet » contre Wong, et les Légionnaires paradèrent dans les rues portant de facétieuses hammières assurant que « Ce ne serait plus Wong maintenant » (1).

Un incident eut lieu à Baltimore où un homme qui déclarait apprécier Mencken et le bon scotch whisky, quand il lui était donné d'en boire, fut arrêté comme agent secret communiste parce qu'il avait décoré la façade de l'hôtel Lord Baltimore avec des banderoles de papier portant cette déclaration manuscrite : « 787.000.000 d'Aryens ne peuvent battre Wong. » (2).

Puis il y eut les Tigrettes, les femmes du « Clancy Girls Club » qui se répandirent dans les Etats-Unis avec la discrétion de moustiques qui n'auraient pas mangé depuis l'été dernier et découvrirent soudain une baigneuse endormie. Après du club des Tigrettes, les anciennes associations féminines dédiées à Rudy Vallee parurent tout à coup comme un club de vieilles dames sourdes, muettes et un peu paralysées. Le salut de reconnaissance entre Clancy girls consistait à étendre la main droite, paume en bas, doigts écartés, et de fermer lentement le poing, dans le style d'un tigre essayant ses griffes. A la moindre provocation, et même sans provocation, on pouvait être sûr d'entendre le chant du club, ce qui donnait à peu près quelque chose comme ça :

EE-side, Wesside.
All arouna town.
Boys et girls are all betting
That this Chinese will go down.
Lefts and rights together (gestes).
To the body and chin (autres gestes).
Go bet all the tee-ee in China.
Tiger Clancy's sure to win (3).

Les partisans de Wong tentèrent une contre-attaque, bien que cela n'ait pas paru nécessaire à la plupart des critiques musicaux qui avaient été forcés, à mainte reprise, d'entendre les Tigrettes chanter leur hymne un ou deux tons trop haut ou trop bas. La réplique de Wong avait été composée en seize minutes par Irvie Goldberg, un vétéran de l'in l'an Allée ; seize minutes, couverture comprise, et Irvie Goldberg avait encore eu le temps d'allumer trois cigarettes empruntées. C'était une parodie de l'air *Chinatown, my Chinatown*, avec quelque part la délicate de Clancy au premier round, pour rimer avec « town », et des effets de gong. Quant à faire chanter cela par tout le monde, ce fut à peu près la même chose que pour le tri-

sime vers de la *Star Spangled Banner* ou le troisième couplet de la *Marseillaise*. Comme le vieux Hi Lee le remarquait philosophiquement : « Les cris du corbeau en colère sont beaucoup plus doux que le chant du rossignol à celui qui n'a pas d'oreille. »

C'était le combat rêvé pour les parieurs, quelque chose comme le Grand Prix du Président, en moins compliqué puisque, après tout, il n'y avait que deux concurrents au départ. L'argent des « affranchis » appuyait la chance de Wong en piles impressionnantes. Quand un joueur de passe met son portefeuille, sa montre et son épingle de cravate sur le tapis et que les dés sont entre les mains, du « cave », il n'est pas étouffé par les sentiments ou par quoi que ce soit qui puisse passer pour cela. L'argent des « affranchis », donc, fut placé selon le vieil axiome : « Crampez-vous au champion jusqu'à ce qu'il soit battu » et aussi grâce à la pensée reconfortante qu'un type aussi malin que Barney Mac Cutt n'aurait pas envisagé une rencontre dans laquelle son boxeur aurait à combattre le dos au mur et rien en sa faveur derrière ce mur.

Les plus distingués et les plus gros comptes en banque des joueurs ariens s'augmentèrent dans de notables proportions d'impressionnantes paris placés sur les chances de Wong par des admirateurs chinois. Les résidents chinois plantèrent là les combinaisons du fan-tan et les maisons de thé, et accumulèrent leurs paris sur les épaules du Dragon Sauvage du Yang-Tsé. Les spéculations des joueurs chinois furent amplement contre-balancées par un ar-

aux Etats-Unis eurent finalement vent du combat imminent. Ils firent venir leurs chefs de rubrique sportive qui commençaient à devenir extraordinairement nerveux à force de viser certaines notes de frais prodigieusement émaillées de détails comme : « Part de location d'une voiture pour suivre le footing : 18 dollars 50 » ; « Retour du footing : 54 dollars 40 ».

« Mon cher, dit alors le propriétaire du grand journal à son chef de rubrique sportive, mon cher, je suis tombé hier au club sur une information sensationnelle. J'ai appris d'excellente source qu'il y allait avoir un combat de boxe pour le championnat des légers jeudi soir. Quel est notre spécialiste de boxe ? Faites vérifier l'authenticité de la nouvelle par lui, ça pourrait faire un bon « papier ». Tâchez que nous l'ayons en exclusivité ».

Réalistes et romantiques de la littérature sportive s'affrontèrent en un match amical sur le terrain du « papier sensationnel » et s'en retournèrent avec un verdict de match nul. Il y eut de brillants et divertissants reportages écrits par les étoiles reconnues de chaque école. Tout cela était parfait pour MM. Mac Cutt et Carey. « Qu'on dise du bien ou du mal du combat, mais qu'on en parle », telle était la devise de ces deux aimables représentants de la faune pugilistique. Et chaque ligne avait sa répercussion au guichet de la location. La plupart des points marqués par l'école « réaliste » furent par le pétulant W. O. Mac Geehan et le caustique Westbrook Pegler, et tous leurs copains et leur suite, qui écrivirent les leaders des derniers jours sur le thème « Toutes les routes mènent ce soir

avait quelque chose qui pouvait évidemment inspirer les spéculations mentales d'une femme, lui donner des idées sur la combine pugilistique. Sous le charme d'un arôme plus poignant que celui des roses trémières et du chèvrefeuille, elle commença à se parler à elle-même, disposition facilement provoquée chez ceux qui suivent les sentiers romantiques de la patrie pugilistique.

« Cette fois, ça y est, murmura-t-elle, en massant inconsciemment son biceps gauche gaiment tatoué de deux ancrés croisés au-dessus d'un simple nom : « Jake », souvenir d'école buissonnière sur la côte de Barbarie, San-Francisco. Et je suis dans le coup jusque-là, et avec une paire de boulets de seize à chaque pied. Mais il faut que j'en sorte. Je dois protéger mon gars. Il faut que nous gagnions ce combat, et je suis pincée pour cette grande moule chérie. Il faut qu'il batte ce « Chinoise » d'une façon ou d'une autre. Mon projet ne peut pas lui faire de mal et il ne peut faire de bien au Chinois, en tout cas. »

Il y avait dans ses yeux obscurs le regard de Jeanne d'Arc qui aurait touché un breil servi quand elle se tourna vers la porte. Elle hésita et piétina un moment sur le seuil qui séparait son jardin enchanté du monde extérieur et de son ouragane d'air presque frais. Se reprenant, elle tapota sa jarrettière droite. C'était tout de même rassurant de sentir dans cet étui improvisé la présence de la petite boîte cartonnée et son chargement de minuscules paquets de papier soigneusement pliés emplies de blanches poudres. Comme elle tapotait cette cuisse qui aurait pulvérisé un « plaqueur » de l'équipe de rugby de



gent patriotique sorti des caisses d'épargne, des vieilles théières et des matelas.

A Hood River, Oregon, seulement, un homme nommé Al Peters paria 928 dollars sur la victoire de Clancy par K. O. au meilleur tarif établi par les bookmakers. 928 dollars qui représentaient une collecte faite par ses amis intimes parmi les hommes, les femmes et les enfants de la vallée. Ceux-ci l'avaient distraité de leur budget pour le tabac, les œufs ou leur dimanche. Et l'année était mauvaise pour la pomme.

Il y eut, à longueur de colonnes quotidiennes, une âpre discussion pour la sélection des speakers de la radio. Jetant leur bonnet par-dessus les moulins, les deux grandes stations A.B.C. et C.B.A. élurent finalement Sam Taub et Grantland Rice. Mais, de l'avis général, on reconnut qu'ils étaient handicapés par une connaissance profonde de ce qui se passait sur le ring et par des années d'entraînement dans les journaux de sports, ce qui les obligerait à donner du combat un compte rendu clair et précis, sans avoir besoin d'ajouter de frénétiques « Oh, là, là... » ou une description circonstanciée du clair de lune pendant un knock down.

La campagne de presse atteignit de telles proportions, deux jours avant le match, que plusieurs des grands propriétaires de journaux

au Mora Stadium où le champion rencontre son challenger... Ce sont deux tocards. »

L'autre part, un disciple de Grantland Rice mena la charge des romantiques avec une poésie écrite dans le style du maître. Oyez plutôt :

THE NEXT CHAMPION

Laurel of the larrupers,
Storming the resined trail,
Stalking the drums of glory,
Knight of the leather flail,
Crowned with the myrtle of maulers,
True to the ring's grim law,
Hurling his trife to the April Sky—
Tiger of crimson claws. (1)

XX

Une semaine avant le grand combat, dans le boudoir, alors désert, des sparring partners, Ethel Hoolihan, dulcinée du Tigre Rouge, était plongée dans une méditation profonde. C'était son reconfort favori. C'est là qu'elle aimait se glisser et méditer sur certaines choses. Ce Conservatoire d'« choux-fleurs », avec ses lits épars, ses maillots humides de sueur, son arôme de chaussettes et de sweaters se balançant sous la caresse de la brise du soir,

l'Université de Notre-Dame, elle remarquait avec humour :

« Partons, Michael, et je te laisserai la couchette du bas jusqu'à Atlantic City. »

Elle s'empara de Doc Carey et fit connaître son projet de voyage au camp d'entraînement de Wong en compagnie de Michael.

« Je vais au camp du « Chinoise », Doc. Je tiens à ce que le champion fasse la connaissance de M. Finn. »

Ce nom, Michael, ou M. Finn, se référait à cette flamboyante épée de souffrance désavantageusement connue sous le nom de Mickey Finn. Le Mavickavey Finn, comme il est appelé dans les ordonnances rédigées en latin de cuisine, est une petite poudre blanche, convenablement enveloppée pour être empalée facilement et rapidement soluble dans un verre de bière fraîche ou une tasse de café fumant. Certains experts aiment à l'administrer chaud, d'autres le préfèrent froid. Un savant aussi renommé que le professeur Mac Manus défend la théorie que la moitié d'un « mickey » est plus efficace qu'un paquet entier et il instruit ses studieux élèves dans ce sens.

Le « mickey Finn » n'est pas, comme beaucoup le croient, une fiole de « dynamite » capable de plonger dans un bienheureux coma un marin en bordée sur le pont d'être racolé pour cinq ans par

l'agent d'un de ces entiers de lamer flottant, trêve pour le Cap Horn, sous la direction d'un maître d'équipage haï et craint sur les sept mers comme Olsen, le loup des mers de Jack London. Le mickey Finn est beaucoup plus cruel et calamiteux que ces modestes gouttes.

C'est une combinaison destructive d'émétique et de purgatif, combinant les pires propriétés des deux. C'est une abaisante, humiliante et horrible potion. Son côté émétique produit un titanique mal de mer. Pour le côté purgatif, cette Durandal des laxatifs, administrée en quantité suffisante, ferait fondre un barrage de glace du Yukon un mois avant le temps normal. Quand un mickey Finn fait son effet, le récipiendaire est tordu entre le Scylla de l'émétique et le Charybde du purgatif et ne demande plus rien de cette vie ou de la prochaine, plus rien qu'une place où il puisse creuser sa tombe avec ses dents.

Il est certainement heureux pour l'histoire que le mickey Finn n'ait jamais trouvé un troubadour pour chanter ses vertus sous le balcon de Lucrèce Borgia. Elle était « du métier » elle aussi, dit-on, et ses cocktail-parties laissaient beaucoup de ses invités définitivement froids et rigides. Mais bien qu'en son temps, Miss Borgia ait fortement recommandé à ses amis l'acide carbonique comme lotion pour la peau, elle n'a jamais connu les possibilités qu'offrent les mickey Finn. Avec le secours bien organisé des mickey Finn, l'Inquisition espagnole n'aurait pas duré deux rounds. Et Samson n'aurait même pas été capable de lever une mâchoire de rossignol.

La mort peut saisir les archévesques mais ses tranquilles formalités sont déniées aux victimes de Mr. Finn. Elles implorent la grâce de s'esquiver à l'anglaise, de quitter ce monde en sautant du gratte-ciel de l'Empire State Building. Mais la victime est trop faible pour cet effort...

Mr. Michael Finn ne laisse pas de taches suspectes sur le corps, mais il paralyse l'âme. Ça ne coupe pas, ça ne tue pas, mais si vous êtes jamais en proie au complexe de John L. Sullivan et pensez que vous pouvez rosser tous les Irlandais attablés au bar le soir de la Saint-Patrick et, par-dessus le marché, le bateau qui les amena, souvenez-vous du mickey.

Avec son bouquet de mickeys, de jolis mickeys, Ethel arriva à Atlantic City et jona, sans plus tarder, le grand acte de Dalila au bénéfice du champion. Elle rencontra d'abord une vieille copine, la grande Annie Fay, qui était l'âme sœur provisoire de Barney Mac Cutt, en savait long sur lui et pouvait encore davantage. Ethel passa rapidement à travers la deuxième ligne de défense et s'attacha au champion sans autre difficulté. Ethel avait sa manière à elle; elle pouvait s'introduire partout et réussir un tas de choses quand elle se l'était mis en tête. D'ailleurs, Wong était « du gâteau » pour les blondes en général, et il n'avait jamais vu une blonde comme Ethel. Comme le vieux Hi Lee le remarquait philosophiquement : « L'honorable Hoo Lee Han est plus blonde que le temple doré de la rue des Dix-Mille Fleurs de Lis. »

Le passage d'Ethel au camp de l'ennemi donna au Tigre l'impression qu'on lui avait passé le creux à la moissonneuse-hélice. Elle l'avait laissé à Orangeburg avec un joyeux crochet du gauche au corps, crochet que Bob Fitzsimmons eût pu envier, et l'explication que les examens de son frère favori exigeaient sa présence à l'Université de Danemora. Cette histoire lui paraissait plus simple que les complications qu'eussent exigé toutes tentatives d'explication à Merle des subtilités de la question.

Mais le Tigre connut la joie véridique toute nue l'après-midi du combat. Après la cérémonie de la pesée, un admirateur, qu'à défaut de nom on peut appeler Kollo le Rat, tendit à Clancy un journal sur lequel s'étalait, en lettres grasses : « Cupidon knockoute le champion », au-dessus d'une photographie d'Ethel en maillot de bain, devant du regard un Wong habillé d'une serviette éponge, à l'issue de sa dernière séance d'entraînement. C'était indiscutablement une photo d'Ethel et de Wong. On pouvait les voir tous les deux très distinctement derrière un gros plan de Dudley Field Malone, qui n'aimait pas la publicité comme chacun sait.

(La fin, prochainement.)

(Tous droits réservés à Match & Opéra Mundi.)

(1) Pendant la guerre, des bandières semblables proclamaient, aux Etats-Unis, que « Ce ne serait plus long maintenant », c'est-à-dire que la victoire était proche.

(2) Nouvelle allusion à une phrase célèbre pendant la Grande Guerre : « Fifty millions Frenchmen can't be wrong. » Phrase qui fut l'argument de ceux qui préconisaient l'aide à la France. Don Skene n'a pas manqué le jeu de mots que permettent les verbes « to be » (être) et « to beat » (battre).

(3) Côté Est, côté Ouest.
Dans toute la ville.
Garçon et filles parlent tous.
Que ce Chinois ira par terre.
Gauches et droites ensemble.
Au corps et au menton.
Allez parier tout le thé de Chine.
Tigre Clancy est certain de gagner.
La traduction de cette chanson n'a aucun intérêt. D'accord, mais admettez qu'un compositeur seuille la mettre en musique, vous vous rendez compte des droits d'auteur ?

(1) Je ne vois pas pourquoi je me donnerais le mal de traduire ces vers. Ils sont probablement drôles, mais ils perdraient toute leur saveur à la traduction.

LE ROMAN DES GRANDS FOOTBALLEURS

GUILLERMO STABILE

"EL FILTRADOR"



Le plus bel exemple du shot parfait en pleine course. Admirez l'équilibre du corps, la position des jambes. La vitesse de celle qui donne le coup est telle que la plaque sensible n'a pu la fixer. Stabile n'avait pas son égal pour shooter ainsi.



Au lendemain de ce match Red Star-Antibes qui condamna le club audonien à la relégation, je suis allé voir Guillermo Stabile, un grand vaincu du sport.

Je l'ai trouvé quelque peu triste et las. Sur mon invitation il a fouillé dans ses tiroirs et a déposé devant moi un gros paquet de journaux jaunis par le temps et qui avaient pour titre *El Grafico, La Cancha, La Razon, El Diario, Il Littoriale, La Gazzetta dello Sport* et tant d'autres qui tous consacraient leurs colonnes au merveilleux « Filtrador ».

Stabile a eu un pauvre sourire désabusé :

Stabile dans l'équipe nationale argentine. On reconnaît, de gauche à droite, debout : Tramutola (soigneur), J. Evaristo, Monti, Bottasso, Paternoster, Suarez, Della Torre ; accroupis : Peucelle, Varallo, Stabile, M. Ferreira et M. Evaristo.

— Je ne peux pas savoir encore, hélas ! si je suis un bon entraîneur, car la chance ne m'a vraiment pas aidé au Red Star. Mais du joueur que j'ai été, en tout cas, voilà ce qu'il reste... Des coupures de presse. Des magnifiques photos pleines de dynamisme. Des éloges. Des récits d'exploits sur des pages entières. La longue consécration d'un grand triomphe...

Il vit le jour à Buenos-Ayres, d'un père italien et d'une mère argentine, mais elle-même de descendance italienne. Il était le quatrième enfant d'une famille qui devait en compter dix : cinq garçons et cinq filles. Ses quatre frères, tous, comme lui, devaient plus ou moins jouer au football, mais seul le dernier-né qui a aujourd'hui dix-sept ans, le jeune ailier gauche Mario, semble apte à faire un joueur de classe et à défendre à l'Huracan un peu du prestige qu'y a acquis Guillermo.

Guillermo, quand il fait un retour sur lui-même, se rappelle que dès l'âge de sept ans il jouait au football dans son quartier de Parque Patricios qui fut de tout temps une pépinière de joueurs fameux et notamment celle d'un des plus grands clubs de Buenos-Ayres, l'Huracan. Les bambins auxquels se mêlait alors Stabile avaient nom Onzari qui devait être plus tard le rival direct d'Orsi, Espoto qui vint jouer à Antibes et Garcia qui s'illustra à San-Lorenzo de Almagro. A onze ans, Guillermo et ses camarades fondèrent le Sportivo Metan, un petit club contrôlé par la Ligue des Indépendants. Il y demeura deux ans, y remplissant les fonctions de joueur et même, s'il s'en souvient bien, de trésorier.

D'ingénieux resquilleurs.

L'équipe disputait ses matches officiels le dimanche matin. L'après-midi, elle s'ingéniait à « resquiller » pour voir à l'œuvre les grandes vedettes de l'Huracan.

— Le stade de l'Huracan, explique Stabile, était alors entouré d'une barrière en tôle ondulée. Pas d'interstices. Impossible de grimper. Tels des taupes ou des lapins de garennes, nous creusions alors sous les barrières en tôle de véritables petits tunnels qui nous donnaient directement accès au stade. Bien entendu, ce travail de terrassement ne passait pas inaperçu et n'eût été la complicité de la police montée chargée de nous refouler, nous n'aurions pas assisté souvent à de grands matches. Nous sortions donc de notre trou. Nous rampions sous le ventre des chevaux de la garde et nous arrivions à nous mêler à la grande foule pour applaudir nos idoles.

Quand Guillermo eut atteint l'âge de treize ans, les dirigeants de l'Huracan qui prospectaient dans le quartier et n'avaient aucun mal à y découvrir de grands espoirs, tant sont nombreux les gosses qui jouent au ballon dans les rues ou les terrains vagues de Buenos-Ayres, tant est facile en Argentine la sélection, le remarquèrent, ainsi que quelques-uns de ses coéquipiers habituels et l'invitèrent à faire partie de leur grand club.

Stabile, malgré son jeune âge, fut tout aussitôt appelé à jouer dans l'équipe de quatrième division où la moyenne d'âge est dix-huit ans. Il y joua trois ans, en tant qu'ailier droit, poste auquel le prédestinait sa vitesse naturelle.

Équipier premier à 16 ans.

Guillermo avait seize ans lorsqu'il fut amené à faire partie de l'équipe première de son club et à jouer pour la première fois avant-centre. L'Huracan, cette année-là, avait terminé le championnat d'Argentine à égalité de points avec Boca Juniors. Comme le règlement de l'épreuve

Voici le scénario de la Coupe du Monde

Le scénario de la troisième Coupe du Monde de Football qui se déroulera du 4 au 20 juin prochain en France, vient, après quelques sérieux retouches, d'être définitivement arrêté.

Vous vous rappelez que le 5 mars dernier, dans le salon de l'Horloge, au Quai d'Orsay — là même où, dix ans plus tôt, les représentants de la plupart des nations du monde avaient solennellement signé le pacte Briand-Kellogg de renonciation à la guerre — le tirage au sort des ultimes matches de la grande compétition internationale s'était effectué en présence de M. François de Tesson, sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères.

Alors avait été établi le cadre du tournoi final. Devaient se trouver aux prises, en huitièmes de finale : France et Belgique ou Luxembourg ; Italie et Norvège ; Brésil et Pologne ou Yougoslavie ; Tchécoslovaquie ou Bulgarie et Hollande ou Luxembourg ; Argentine ou Amérique centrale et Roumanie ; Autriche et Suède ; Allemagne et Suisse ou Portugal ; Hongrie ou Grèce et Etats-Unis ou Indes néerlandaises.

Trois mois à l'avance, tout était donc fixé. Et les dirigeants du sport français chargés de mettre sur pied la compétition se frottaient déjà les mains de satisfaction. MM. Rimet, Chevallier et Delaunay en tête, lorsque de graves événements politiques et sportifs se produisirent qui, sans remettre tout en question, amenèrent toutefois une perturbation imprévue et profonde dans l'organisation du tournoi.

Tout est remis en question

Ce fut d'abord le coup de force hitlerien, l'annexion de l'Autriche par le Reich. Du jour au lendemain, le nom de l'Autriche se trouvait biffé de la carte d'Europe et, par voie de conséquence, de la liste des engagés de la Coupe du Monde qui ne peut être disputée que par des représentations nationales. Le « Wunderteam » détaillant par la force des choses — les mânes du regretté Hugo Meisl durent en tressailler — fallait-il décider que le Suède devenait quart de finaliste sans combattre ou bien fallait-il lui susciter un nouvel adversaire ?

Ce fut ensuite l'imprévu, l'inadmissible forfait argentin. Et l'affaire devenait ainsi de plus en plus sérieuse puisque deux des grands favoris de la compétition disparaissaient du cadre final.

Enfin, les Etats-Unis, à leur tour, faisaient savoir que, faute des crédits qui leur étaient nécessaires pour entreprendre un tel voyage, ils ne pouvaient envisager de venir jouer en Hollande un match éliminatoire contre les Indes néerlandaises.

Ce dernier forfait, sportivement parlant, est moins important que l'absence de l'Autriche et de l'Argentine. Mais admettez cependant qu'il est fort gênant puisqu'il prive le budget de la Coupe du Monde d'un match qui, disputé en Hollande, devait obtenir un succès financier certain.

La Suède qualifiée pour les quarts de finale

Dans ces conditions, le Comité Exécutif de la F.I.F.A. et le Comité d'Organisation de la Coupe du Monde durent tenir à nouveau séance et arrêter — en modifiant le moins possible ce qui avait été fait un mois plus tôt — de nouvelles dispositions.

Ils prirent d'abord le parti de ne pas apporter de changement au calendrier proprement dit. Cela signifiait que la Suède, vainqueur de l'Autriche par forfait, devenait quart de finaliste et que, si l'Argentine s'abstenait, ma foi, tant pis, le champion d'Amérique centrale, n'ayant pas d'adversaire en match éliminatoire, se trouvait directement qualifié pour les huitièmes de finale où il avait à rencontrer la Roumanie.

Les dirigeants du football international apportèrent également certains changements à la désignation des terrains et prirent des décisions de détail qui ont leur importance. Savez-vous, par exemple, que le coup d'envoi des matches se déroulant le samedi et le dimanche aurait lieu à 17 heures et le coup d'envoi des matches se jouant les autres jours de la semaine à 18 heures ?

Angleterre et Argentine

Un moment, à la veille de la réunion des ougures de la F.I.F.A., on avait cru que l'Angleterre, après de qui des démarches très poussées avaient été faites, était susceptible de revenir sur sa décision première et de s'engager à l'ultime limite dans la compétition.

C'était faire preuve de beaucoup trop d'optimisme. Une raison technique majeure empêchera toujours l'Angleterre de participer à un tournoi organisé tel que l'est la Coupe du Monde : sa date.

En juin, les footballeurs anglais ont fini leur saison depuis un mois et demi et sont à un mois et demi de reprendre l'entraînement pour la saison suivante. C'est pour eux les vacances. Il ne peut être question de couper ces vacances en deux pour participer à un tournoi où la Grande-Bretagne aurait tout à perdre et rien à gagner.

Quant à l'affaire d'Argentine, qui mérite un commentaire spécial, elle fut et reste une grosse déception pour ceux qui eurent à s'en occuper. L'Argentine, champion d'Amérique du Sud, avait, grâce à la campagne de son président Sanchez Terrero, décidé de participer à la Coupe du Monde, contrairement aux décisions prises à Santiago du Chili par la Confédération sud-américaine.

L'Argentine, admise après beaucoup de discussions, lâcha pied au dernier moment, les grands clubs de Buenos-Ayres ne voulant pas prêter leurs joueurs vedettes sans recevoir une compensation financière substantielle. Sur cette affaire, d'autres se groupent, en particulier celle de la tournée des

Basques à qui il a été interdit de jouer à Buenos-Ayres. N'importe. Rien ne justifiait l'abstention, le forfait des champions d'Amérique du Sud.

Le calendrier définitif

J'aurai très prochainement à analyser le jeu des diverses nations appelées à participer au tournoi final de la Coupe du Monde. Je me bornerai aujourd'hui à noter encore que les seize matches qui se dérouleront en France mettront aux prises : le samedi 4 juin, au Parc des Princes, l'Allemagne et la Suisse ou le Portugal, selon que footballeurs helvètes ou lusitaniens se seront qualifiés dimanche prochain, au cours du match qu'ils doivent disputer à Milan.

Le dimanche 5 juin : la Hongrie, les Indes néerlandaises ou les Etats-Unis dont on pense que l'abstention n'est pas absolument définitive (Reims) ; la France et la Belgique qui ne s'est qualifiée que de justesse aux dépens du Luxembourg, mais qui n'en sera pas moins pour nos représentants un très coriace adversaire (Colombes) ; le représentant de l'Amérique centrale (qui doit être Salvador ou Cuba) et la Roumanie (Toulouse) ; la Tchécoslovaquie et la Hollande (Le Havre) ; le Brésil, qui passe pour être le favori de la troisième Coupe du Monde, et la Pologne, puisque cette dernière s'est qualifiée aux dépens de la Yougoslavie (Strasbourg) ; enfin l'Italie, détentrice du trophée qu'elle a remporté de haute lutte, il y a quatre ans, à Rome, et la Norvège (Marseille).

Après quoi, les quarts de finale opposeront, le dimanche 12 juin, le vainqueur de Toulouse à la Suède (Antibes), le gagnant du Parc des Princes au gagnant de Reims (Lille), le vainqueur de Marseille au vainqueur du stade de Colombes (Paris), enfin le vainqueur de Strasbourg au gagnant du Havre (Bordeaux).

Viendront alors les demi-finales, le jeudi 16 juin. Elles mettront aux prises les gagnants des deux premiers matches plus haut notés, au Parc des Princes, et les vainqueurs des deux derniers matches à Marseille. Finale le dimanche 19 juin, à Colombes, cependant qu'à Bordeaux, le même jour, se déroulera le match de classement pour la troisième place.

La première Coupe du Monde, jouée à Montevideo, fut gagnée par l'Uruguay. La deuxième, disputée en Italie, revint au onze azur. Est-ce à dire que l'équipe de France est à la veille de réaliser un exploit du même ordre ? Ne soyons pas trop ambitieux. Contentons-nous pour l'instant de noter que jamais les tricolores n'ont réalisé une saison aussi belle que celle qui vient de s'écouler.

Vainqueurs de la Suisse (2-1), de la Hollande (2-1), de la Belgique (5-3), de la Bulgarie (6-1), ayant réalisé entre temps le match nul contre l'Italie, ils auront très certainement l'occasion de s'illustrer dans la troisième Coupe du Monde.

MARCEL ROSSINI.

ne tenait pas compte du goal average, il avait été décidé que les deux clubs, pour se départager, se rencontreraient en un match aller et retour. Lors du premier match, l'avant-centre de l'Huracan, Larmou, un fils de Français, fut blessé et le club fut battu par 2 à 1. C'est au cours du second match que l'on fit appel à Stabile pour remplacer l'avant-centre titulaire indisponible.

Durant l'année qui suivit, Stabile joua en réserve, mais chaque fois qu'un équipier premier devait être remplacé on faisait appel à lui. Ainsi progressa-t-il à pas de géant. Si bien qu'à dix-huit ans il était définitivement titularisé comme avant-centre de l'équipe première.

Immédiatement, l'Huracan gagna le championnat et Stabile le titre de roi des buteurs, en marquant 35 buts durant sa saison.

Un rêve et une double déception.

Son premier match international, il le disputa en 1926, à l'occasion d'une rencontre qui opposait une sélection argentine au Deportivo Espanol de Barcelone.

Le Deportivo, précise Stabile, comptait alors de très grands joueurs, dont l'adroit qui joue actuellement à Sochaux et qui était en pleine forme et surtout Zamora que l'on avait surnommé, à Buenos-Ayres, *El Divino*. Le fameux portier ibérique arrivait précédé d'une réputation sans égale. Dès que je connus ma sélection, un rêve magnifique hanta mes nuits. Celui de marquer au moins un but à ce Zamora que l'on disait invincible et que j'allais trouver en face de moi. Hélas ! Je ne devais pas pouvoir arriver à mes fins, car si Zamora, au cours de ce premier match en Argentine, prit un but dans sa cage, ce fut tout simplement sur penalty. Ah ! ce penalty, je me rappelle que lorsque l'arbitre nous l'avait accordé un grand silence était tombé sur le stade. Pour la foule qui attendait des miracles de Zamora ce penalty était une belle occasion de voir le célèbre portier donner le meilleur de lui-même et justifier sa réputation. Mais le miracle ne se produisit pas, Zamora n'ayant rien pu contre le shot et ce fut une grande déception dans le stade. Ce jour-là, je marquai malgré tout un but au fameux *El Divino*. Mais — comble d'ironie — il me fut refusé pour hors jeu ! Et la rencontre se termina sur un score nul, 1 à 1. Je pensais pouvoir triompher de Zamora quelques jours plus tard, au cours d'un match Huracan-Deportivo. Las ! Ce match nous l'avons bien gagné par 1 but à 0, mais le but ne fut pas de moi — la foule dut s'avouer à nouveau dépitée, car il fut marqué sur un coup franc de 35 mètres, magistralement tiré, il est vrai, par un de nos arrières.

MARIO BRUN.

(A suivre)

PLUS QUE DEUX POINTS D'AVANCE !

SOCHAUX MÈNE TOUJOURS MAIS PEUT ÊTRE REJOINT PAR SÈTE, QUI L'A BATTU DIMANCHE, OU PAR MARSEILLE

Le coup de théâtre que nous pressentions confusément vient de se produire. Dimanche, sur ce stade de la Forge où il fut si souvent triomphant, le onze de Sochaux s'est incliné devant les Dauphins sètois, battu par un but à zéro — un but de Koranyi et marqué de la tête, évidemment.

Cette nouvelle défaite, si elle ne remet pas tout le classement en question, place toutefois les footballeurs franco-comtois dans une situation infiniment délicate. Ils n'ont plus la moindre erreur à commettre s'ils veulent être champions. Leur avance qui fut naguère de sept points n'est plus que de deux aujourd'hui. Nous sommes, il est vrai, à la fin du championnat. Il ne reste plus que deux matches à jouer. Mais encore faut-il les gagner. Il est à présumer que les hommes de Mattler l'emporteront dimanche sur Lens.

Encore que rien n'apparaisse plus démontré à l'avance et que les « guéules noires » soient fort capables de provoquer une surprise, il est bon d'ajouter que huit jours plus tard les Sochaliens auront une tâche particulièrement délicate en recevant Cannes dont la vitesse les gêne beaucoup. D'autant plus que voici l'équipe au milliet canari privée désormais de son leader d'attaque.

Courtois dans un choc avec le demi-ailé sètois Charles a été, en effet, sérieusement touché. On parle d'une fêlure du bassin. Si cela est, le fameux marqueur de buts de Sochaux et de l'équipe de France serait indisponible pour longtemps.

Mais quelque chose va tout de même redonner confiance aux leaders : dimanche prochain aux Mésanges, Sète et Marseille, les deux seuls rivaux dangereux, opposeront leurs forces en un match fratricide. Des deux équipes méridionales laquelle s'affirmera comme le challenger de Sochaux.

Donc rien n'est encore joué dans le haut du tableau. Mais dans le bas, la situation est absolument définitive. Battu par le Racing samedi au Parc, le Red Star a désormais perdu tout espoir de figurer, la saison prochaine en première Division. Car Antibes a gagné devant Roubaix ; le Racing acquit deux points devant son rival parisien et Cannes obtint un point précieux devant Excelsior. A supposer donc que le club audouven gagne les deux matches qui lui restent à jouer il ne pourrait rejoindre Cannes (trois buts en 1926) qui ont sur

lui sept points d'avance. Comme celui de Valenciennes le sort du Red Star est donc fixé. Il jouera la saison prochaine en Division II.

Que dire des autres rencontres ? Etant noté que Sète est la seule équipe de division nationale gagnante sur terrain adverse, qu'Excelsior et Cannes ont réalisé le seul match nul de la journée, il faut encore noter qu'en répétition générale de la finale de la Coupe de France 1938, Marseille a facilement battu Metz ; que Lille a pris ses Fives sa revanche du quart de finale de Coupe perdu par les « Dogues » ; enfin que Strasbourg a réalisé le record de la saison en infligeant dix buts à Valenciennes.

En seconde division, deux résultats sensationnels, ceux de Toulouse et de Saint-Etienne. Toulouse a imposé à la belle équipe hachoise un 3 à 0 qui en dit long sur son désir d'imposer. D'autre part, Saint-Etienne a stoppé net Colmar qui, après une série de victoires impressionnantes, a encaissé quatre buts en n'en rendant qu'un. Deux équipes l'ont emporté sur terrain adverse : Nancy devant Toulon qui jouait sans son demi-centre, et



ROUEN. — Rouen-Lens (3-1). Une attitude du puissant arrière lensois Orfin. Derrière lui, Marek, « l'homme au bandeau ».

Rennes devant le C.A.P. Voici désormais Rennes deuxième du classement avec St-Etienne. Venons-en maintenant au championnat de France militaire. Le 162^e R.I. de Metz, tenant du titre, rencontrait dimanche, à Lyon, le 20^e B. C. A. d'Antibes, précédent champion. Par trois buts à un les hommes de Hibst ont vaincu. Décidément le demi droit du F. C. Metz a, cette année, tous les succès.

Encore un mot sur les résultats internationaux de la semaine avant d'en terminer. La Belgique a remporté une double victoire. Tandis que ses « Diables rouges » l'emportaient sur le Pays de Galles, son équipe B battait le Luxembourg avec plus d'assurance que ne l'avait fait son équipe A.

Autre résultat à sensation : l'Allemagne tenue en échec à Francfort, par le Portugal. A supposer que cette dernière équipe l'emporte sur la Suisse, le 1^{er} mai, à Milan, nous aurons à Paris, le 4 juin prochain, une réédition d'Allemagne-Portugal en huitième de finale dans la Coupe du monde.

Enfin, la Tchécoslovaquie a très largement défait la Bulgarie, récent adversaire des Tricolores. Voici les Tchèques qualifiés pour la phase finale de la Coupe du monde. Se comporteront-ils en France avec autant de brio qu'il y a quatre ans, en Italie, où l'équipe de Vittorio Pozzo réussit seule à les battre.

MARCEL ROSSINI.

Réduit à dix, Sochaux s'incline

(Sochaux, de notre envoyé spécial.)

La grave blessure de Courtois a sans conteste fortement influé sur le résultat de ce match capital : Sochaux-Sète. Jouant sans avant-centre, les attaquants franco-comtois facilitèrent grandement la tâche de Liebse, comme celle du demi-centre sètois. Et, à la quinzième minute de la seconde mi-temps, le match était virtuellement joué. Une passe précise de Raich à Dard, qui shoota fort, un faible renvoi de Di Lorto, qui n'a pu bloquer, et la tête de Koranyi se trouva à point nommé pour marquer le seul but de la rencontre.

Le démembrement de l'attaque sochalienne se faisait de plus en plus lourdement sentir. Aussi, jouant le tout pour le tout, Cazenave n'hésita-t-il pas, quinze minutes avant la fin, à passer avant centre. Ce fut alors le quart d'heure de Sochaux. Réaction trop tardive cependant, surtout devant le brio manifesté par Liense, Franquès et Laurent. Ce dernier fut d'ailleurs le meilleur homme d'un match trop riche en combats singuliers, tels les heurts Koranyi-Mattler et Franquès-Fascinek. Cependant qu'à Sochaux, Di Lorto, Cazenave et Fascinek se mirent en évidence.

C. T.

Nette victoire de Marseille sur Metz

Marseille (de notre corr. part.)

Pour épiloguer sur ce résultat, il faudrait n'avoir pas assisté à cette rencontre, qui fut tout à l'avantage de l'Olympique de Marseille. Il faudrait, notamment, ne pas savoir que le F. C. de Metz présentait, devant l'équipe première au grand complet de l'Olympique de Marseille, un team très mixte, dans lequel ne figuraient guère que quatre titulaires habituels.

Dès la quatrième minute, Asnar ouvrait le score. Quinze minutes plus tard, servi par Donnenfeld, Zatteli s'adjugea le deuxième but d'un shot splendide.

Le score en resta là jusqu'à la onzième minute de la deuxième mi-temps. A ce moment, sur un centre de Zermari, une reprise fulgurante d'Asnar battait le portier messin qui ne pouvait rien contre ce shot éclair.

Enfin, quatre minutes avant la fin, Zatteli descendait presque tout le terrain, shootait une première fois, le goal renvoyait, et reprenait pour le bon motif cette fois.

Bruhlin, qui faisait sa rentrée, tint très bien le coup et prouva qu'il ne serait pas long à retrouver la grande forme. Asnar se montra lui aussi en grand progrès. Quant à Zatteli, compte tenu de la valeur relative de ses adversaires, il fit un match splendide. Il convient également de citer Bastien et les deux arrières, en particulier Ben Bouali.

Chez les Messins, sortons du lot les deux arrières qui furent sans cesse sur les dents. Backhuys ne joua que par instant, et d'une façon trop personnelle.

EM. GAMBARDILLA.

Rennes, vainqueur logique

PRATIQUANT un jeu plus lié que celui de son adversaire, possédant un plus grand nombre de bonnes individualités — Essen, Rassih qui fut très faible constituant la principale exception — le Stade Rennais l'a fort justement emporté sur le C. A. Paris.

Les innovations parisiennes : Calmels jouant demi, Rose arrière et Volante inter, n'ont pas donné aux capistes le punch qui leur fait toujours défaut. Il est certain que Volante eût été beaucoup plus utile à son poste habituel, encore que Cardon n'ait pas fait une mauvaise partie.

Ce furent donc des Rennais qui se mirent surtout en évidence. Braun particulièrement, qui à 31 ans reste un grand demi-centre et a prouvé une fois de plus que pour faire un excellent pivot, point n'est besoin d'être coureur à pied, mais qu'il faut surtout être bon footballeur.

Avec lui, Bonnet, puis Ebner furent les meilleurs, sans oublier les deux arrières Bordier et Pleyer, toujours opportunistes.

RENE GUIMIER.

LES PIEDS DANS LE PLAT

DONC, à moins d'une série de miracles, le Red Star Olympique va quitter la division d'honneur du football français. Pour mieux dire, c'est la division d'honneur qui le quitte, qui le rejette. La rude loi du sport n'épargne pas les gloires les plus anciennes et les plus authentiques.

Où est le temps où le Red Star et l'Olympique, vivant des existences séparées, tenaient le haut du pavé, non seulement à Paris, mais sur tout le territoire de la République ?

Où est le temps où Red Star et Olympique s'affrontaient en finale de la Coupe de France et rivalisaient semblablement pour le titre de champion de Paris ?

Où est le temps où l'Olympique et le Red Star participaient, au stade Bergeyre, au premier grand tournoi avec participation de professionnels qui ait été organisé en France, Huddersfieldtown et Clapton Orient leur donnant la réplique ?

Mais où sont les neiges d'antan ? Il est tout de même assez curieux de constater que ce soit justement ceux qui se sont les premiers lancés dans le professionnalisme qui en deviennent les premières victimes.

Quelle est donc la cause de cette décadence ? Je crois que la fusion du Red Star et de l'Olympique a été plus néfaste qu'utile. Chaque club avait son âme. Mariés, ils n'en ont plus du tout ! Car c'est de cela que souffre le Red Star Olympique, c'est d'une absence d'idéal, d'un manque de cohésion. Il est malade de n'avoir point su se refaire un cœur unanime.

Et puis, peut-être aussi, a-t-il connu trop de succès financiers. Posséder un beau stade à la porte de Paris et y faire venir, par le jeu du Championnat, les plus grandes équipes françaises, cela amène de l'argent, beaucoup d'argent dans la caisse. Et tout doucement le commercant prend le pas sur le sportif.

Le sport ne résiste pas à certain matérialisme. La rude leçon du sort devrait cependant porter ses fruits. Une cure de rajeunissement moral peut être salutaire au vieux club. Il peut, dans la détresse, retrouver sa foi. Il la retrouvera. Le public parisien — y compris et surtout celui de Saint-Ouen — conservera son amour et sa confiance aux couleurs — quoiqu'elles aient changé ! — qui ont été si longtemps ses préférées.

Et la saison 1939-1940 verra reparaitre au firmament de la balle ronde la fameuse étoile rouge, bien décidée à ne plus jouer le rôle de la lanterne de même couleur et riche de toute l'expérience symbolisée par le vert olympique.

GAUTHIER-CHAUMET.



ROUEN. — Rouen-Lens (3-1). Sur une attaque des avants rouennais. Orfin a dégaqué de la tête.



LILLE. — Lille-Fives (2-1). Sur une attaque lilloise que Mèresse (à g.) va briser en dégageant, Dufilleul s'est avancé. Prenant sa place, Kapta (de dos) vient renforcer la défense. A dr. : Max Conchy.

PARC DES PRINCES : Racing-Red Star (2-1). — Chaude alerte sur les buts du Red Star. Veinante est bien encadré ! Gonzalès est prêt à intervenir et, philosophe, Dupuis le seconde dans les buts.



SAINT-OUEN : C. A. Paris-Rennes (1-2). — Les Rennais ont dominé pendant la majorité du match. Voici, sur une de leurs dangereuses attaques, Weinstock dégageant aux poings. De g. à dr. : Kekeis, Kaiser, Ebner (de dos), Calmels (au fond), Rose, Weinstock et Malvy.



PARC DES PRINCES : Racing-Red Star (2-1). — Une belle parade de Hiden qui est d'ailleurs en grande forme. Zivcovitch et Moulet ne sont pas loin.



SAINT-OUEN : C. A. Paris-Rennes (1-2). — Descendu au long de la touche, Bonnet (invisible) a centré. Devançant l'action d'Ebner (à droite), Weinstock interceptera en bloquant.



MARSEILLE : Marseille-Metz (4-0). — Le second but de Marseille, réussi par Zatelli (par belino).



L'équipe de la 117^e Base aérienne d'Issy, champion de France de l'armée de l'air, vainqueur en finale de la Base de Dugny. A gauche : son manager l'adjudant Gorlier.



STRASBOURG : Strasbourg-Valenciennes (10-0). — Laurent, servi par Rohr s'apprête à marquer un des nombreux buts réussis par les Alsaciens (par belino).

Paris Bruxelles -



A Châteauneuf, Benoît Faure et Ghisquière se sont échappés et passent à vive allure.



A l'attaque de la montagne de Reims, dont le pittoresque paysage est noyé dans la brume, le peloton de tête comporte une dizaine d'hommes.



Au sommet de la montagne de Reims, Dubreuil suivi de Van Ransbeek et de Benoît Faure ont pris une légère avance.



Le gros du peloton, à une minute, suit et va rattraper les fuyards dans la montagne de Reims.



Dans la côte de Launois, le second peloton, attendu, déploie une vive activité. En tête, Buick et L. Maes.



Et voici Méru. Le peloton de tête passe à la fin de la côte.



Un instant du vainqueur de Paris-Bruxelles, Marcel Kint, en action.



Au ravitaillement de Reims, Romain Maes s'empare de sa musette et démarre.

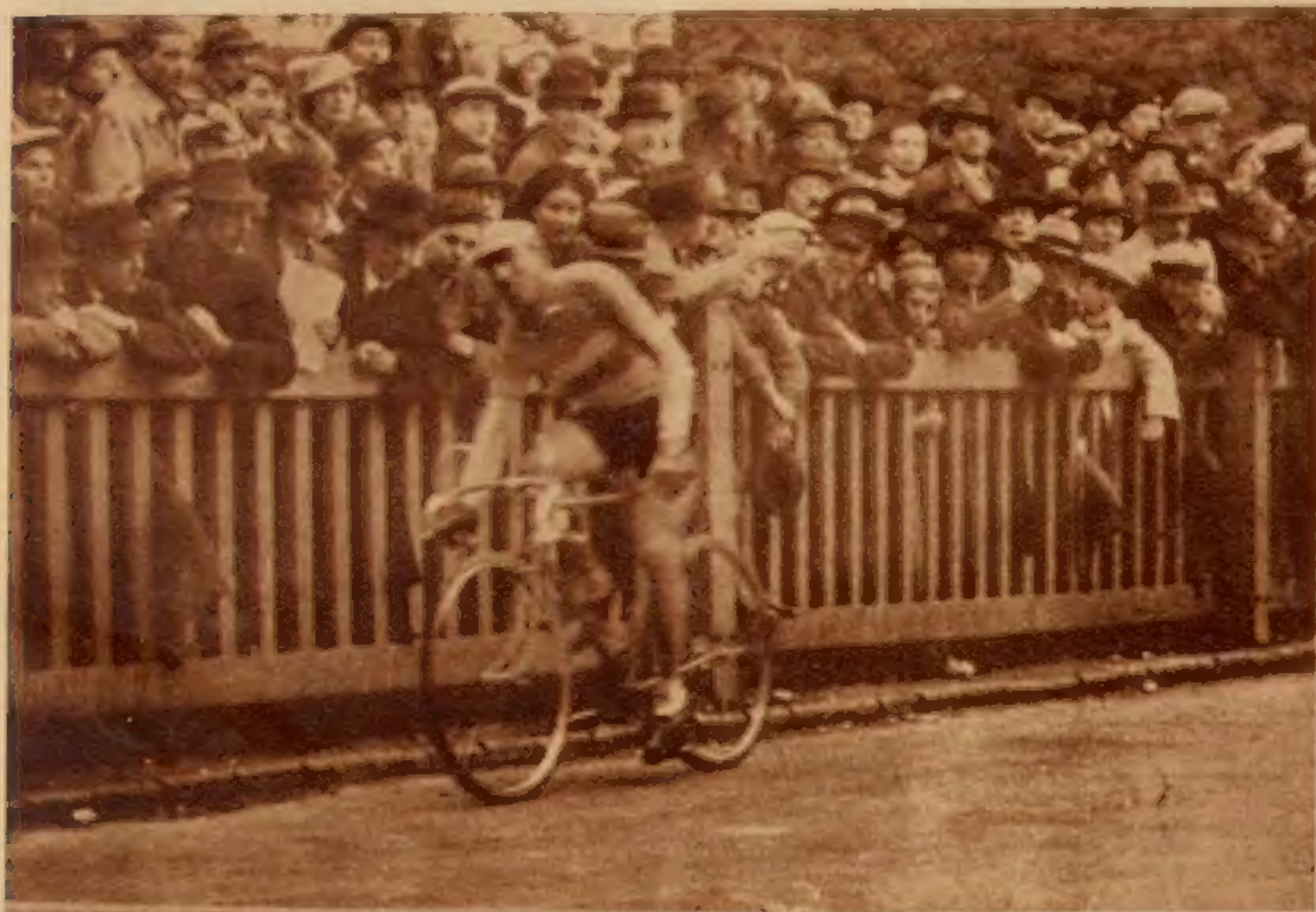


Le passage à niveau de Launois vient de s'ouvrir et le deuxième peloton se faufile parmi les voitures arrêtées.



A la sortie de Reims, le cinéma enregistre un passage de la course.

L'ARRIVÉE DE PARIS-BRUXELLES



BRUXELLES (par belino). — L'arrivée de Marcel Kint, vainqueur devant Romain Maes et Louyet.

(Bruxelles, de notre envoyé spécial.)

Si Paris-Roubaix a été pénible, Paris-Bruxelles ne l'a cédé en rien à la grande épreuve pascalle. Sa longueur d'une part, les difficultés de la fin du parcours, le froid, et enfin les attaques incessantes qui l'ont marqué du départ à l'arrivée, ont rendu ce Paris-Bruxelles bien dur pour tous les coureurs qui y participèrent, même pour les hommes les plus en forme, dans lesquels émergea un Romain Maes étourdissant et qui a confirmé sa résurrection des débuts de saison. Peut-être même, sans une faute inexcusable de la part d'un coureur professionnel ayant comme lui du métier, Romain Maes eût-il terminé vainqueur au bois de la Cambre. En effet, alors que le jeune Masson venait d'être lâché à un kilomètre du but, payant ainsi les efforts insensés fournis par lui après la traversée de Charleroi, pour rejoindre les leaders Meulenberg, Nuls, Kint, Leclercq, Louvet, Romain Maes, Van Houte, Hendrickx, le vainqueur du Tour de France 1935 démarra puissamment, prenant cinquante mètres à ses concurrents médusés. Déjà il atteignait le circuit en leader, et déjà l'on entrevoyait sa victoire, pensant bien qu'il réussirait à garder son avance sur le tour de ce circuit dans le bois de la Cam-

bre quand, parvenant à la ligne d'arrivée, au lieu de poursuivre sa route malgré la cloche, Maes se releva...

Il y eut dans la foule, notamment des suiveurs officiels, un mouvement de stupeur. Bien vite on fit comprendre à Maes qu'il lui restait encore quelques kilomètres à abattre, mais le temps de se remettre en machine et déjà ses adversaires étaient sur lui.

Ce que Romain Maes ne put faire, Marcel Kint, son camarade d'écurie, le réussit pour le compte de l'équipe Mercier.

L'autre poulain de Pierrard s'en fut alors qu'il restait encore un peu plus d'un kilomètre à parcourir pour atteindre la ligne blanche, et Romain Maes mettant le frein, Louvet et Meulenberg s'observant, les équipiers de Meulenberg hésitant à se dévouer pour le champion du monde, Kint, dans une détente de tout son être, garda les quelques mètres péniblement conquis.

Kint ne pouvait rester très longtemps, au cours de la saison présente, sans gagner sa course, et son Paris-Roubaix nous donnait confiance. Il s'échappa alors un peu prématurément avec Rossi, mais avec une telle conviction qu'on était en droit de s'attendre à le voir récidiver dans le délai le plus bref.

Kint ne nous aura pas fait attendre trop longtemps, huit jours lui ont suffi.

Les deux premières places des poulains de Pierrard sont amplement méritées. A quelque vingt kilomètres de l'arrivée, dans les dernières côtes du parcours, Romain Maes et Kint, l'un après l'autre, tentèrent leur chance. On les vit, unissant leurs efforts, conserver pendant près de dix kilomètres une avance d'une centaine de mètres environ, que grignotèrent peu à peu les hommes d'Alcyon, pour rejoindre Romain Maes et Kint dans les allées verdoyantes du bois de la Cambre. Se sachant battus au sprint par Meulenberg et Louvet, et aussi peut-être par Nuls et Van Houte, nouveau professionnel à la pointe de vitesse fort acérée, Romain Maes et Kint eurent l'intelligence de comprendre que leur victoire dépendait de leur volonté, et c'est pourquoi, l'un après l'autre, ils ont encore démarré malgré la fatigue, pour, finalement, récolter le fruit de leurs efforts.

Les Français ne furent pas étouffés, loin de là, durant les 300 premiers kilomètres, puis, que l'un après l'autre Oubron et Vergili se firent remarquer. Mais la distance parla, et on vit se relever Oubron d'abord, Vergili ensuite, Benoit Faure ayant été déjà écœuré un peu plus tôt, Mithouard ayant abandonné à Charleroi.

Désormais, les sélectionneurs belges du Tour de France vont pouvoir se mettre à l'œuvre. Ils ont à désigner les coureurs qui défendront les couleurs de la Belgique dans le Tour de France, et Paris-Bruxelles aura été pour eux plein d'enseignements.

FELIX LEVITAN.

★

KINT a gagné PARIS-BRUXELLES sur bicyclette Francis Pétiérier, boyaux HUTCHINSON.

MARCAILLOU LE PLUS MALIN DANS PARIS-ANGERS

Angers (de notre envoyé spécial.)

EN même temps que le pénible Paris-Bruxelles avait lieu, hier, Paris-Angers. Un parcours roulant, un vent favorable au départ, pas de routiers très décidés à bagarrer. Et cela nous a valu d'assister, sur la piste d'Angers, à un sprint de vingt et un coureurs. Fait assez rare, sinon dans certaines étapes du Tour de France.

On escomptait la victoire d'un routier sprinter, d'un de ces hommes qui « récupèrent » comme par enchantement dès qu'ils aperçoivent



Paris-Angers, malgré quelques fuques, s'est disputé au sprint, et c'est Marcaillou (en deuxième position sur ce cliché) qui l'a emporté.

vent la ligne d'arrivée. Il y en avait quelques-uns dans le lot qui déferlait devant le juge à l'arrivée : Magne, Fréchaut, Guy Lapébie, Leducq, Deforge...

Et cependant, c'est Marcaillou qui gagna pour avoir su démarrer au bon moment, alors que le sprint n'était pas encore carrément lancé.

Cette victoire rappelle étrangement celle que Benoit Faure remporta exactement de la même manière l'an dernier, dans cette même course.

Quand on n'est pas le plus rapide, il faut être le plus malin.

En course, Marcaillou n'a rien à apprendre de personne. Un tout jeune coureur régional, encore débutant l'an dernier, Cholet, figure dans le sprint à l'arrivée. Ce fait seul est assez significatif. La course ne fut pas exagérément dure, une longue balade, entrecoupée de quelques démarrages qui ne réussirent jamais.

R. DE LATOUR.

LA RESURRECTION DE VIETTO A LA POLYMULTIPLIÉE

Le vingtième critérium de la polymultipliée, organisé par notre confrère l'Echo des Sports, avec le concours du Touring Club de France, a été marqué par un événement que tous les sportifs attendaient depuis longtemps : la résurrection du grand champion Vietto.

On sait que l'épreuve classique se disputait sur le dur circuit Chanteloup-Beaucourt-André, à parcourir dix fois, soit 102 kilomètres.

Immédiatement ce fut la bagarre. A chaque passage le peloton était amputé de quelques unités, soit défaillance, soit crevaisons, soit

accidents mécaniques, car les dérailleurs étaient mis à rude épreuve ; quant, au 6^e tour, Vietto prit la tête, suivi de son coéquipier Goasmat, la maîtrise qu'il montra, dès cet instant, le désignait déjà comme vainqueur probable.

Derrière eux, Godard, Mallet, Galateau et Rolland essayaient de ne pas perdre trop de terrain. Gianello, un des favoris de l'épreuve, disparut, victime d'accident mécanique, ainsi que Walle. L'avance continua, et c'est en grand vainqueur que René Vietto franchit la ligne d'arrivée, faisant les 102 kilomètres en 2 heures 55 minutes 6 secondes, battant Goasmat d'une roue, Godard était troisième, devant Rolland, Mallet, Haemerlynck, Vlaemynck, Level, Mathias Clemens, Renoncé, etc.

L'épreuve de 51 kilomètres réservée aux

tandems mixtes fut gagnée par l'équipe Henrion-Mille Olivier, réussissant le temps de 1 heure 50 minutes 9 secondes. Le meilleur temps scratch étant fait par l'équipe Caza-joux-Mille Zuthfitt, faisant les 51 kilomètres en 1 heure 41 minutes 1 seconde, battant le record de trois minutes.

Souchard père était gagnant de l'épreuve des vétérans, et enfin soixante et onze cyclo-touristes réussissaient à obtenir leur brevet de grimpeurs.

ROUX.

TALLE VAINQUEUR DE PARIS-CONCHES

LES principaux compétiteurs de Paris-Evreux se sont retrouvés sur le même parcours, avec une boucle supplémentaire de vingt kilomètres les conduisant à Conches. Pareille à toutes les courses d'amateurs et d'indépendants, celle-ci fut éprement disputée et donna lieu à une belle lutte d'équipes entre le C. S. International et l'A. C. Boulogne-Billancourt.

Elle nous donna un beau et régulier vainqueur, le jeune Lionel Talle, qui trouva dimanche la récompense d'un beau début de saison. Dans Paris-Ezy, il avait été du lot des fuyards qui ne furent rejoints qu'à quelques kilomètres de l'arrivée, dans Paris-Evreux il se classa aux places d'honneur et, dimanche, figura parmi ceux qui tentèrent l'échappade. Rejoint, il tenta sa chance dans la côte de Glysolles et cela lui réussit puisqu'il ne fut plus rejoint, pour gagner très nettement.

La belle course des hommes du C. S. I. donna longtemps l'impression qu'un des leurs allait fournir le vainqueur, notamment pendant les quelque vingt-cinq kilomètres où Muller

fut seul en tête, mais l'A.C.B.B., qui classe quatre hommes dans les sept premiers, avait également fourni une excellente impression d'homogénéité que la victoire de Talle vint justement récompenser. Après l'U. V. P., vainqueur de Paris-Ezy avec Lucas et Paris-Evreux avec Pedrali, du V. C. L. gagnant du Critérium amateurs avec Paris, au tour des gris et orangé. Mais que les poulains du C.S.I. persévèrent, leur tour est proche.

Aux côtés de Talle se distinguèrent, dans Paris-Conches : d'Orlando, vainqueur du sprint du peloton, derrière Talle; Pedrali, Jacques, Muller, Lucas, Chazaud, c'est-à-dire les hommes en forme depuis le début de la saison, Couderc, Lesguillons, entre autres, sont bien près de leur forme la meilleure.

RENE MOYSE.

A BUFFALO

A huit jours des éliminatoires du Championnat de France de demi-fond, il était intéressant de connaître la forme des principaux compétiteurs de l'épreuve nationale.

Le Grand Prix de Buffalo, disputé hier, nous permet de faire le point. Pallard, vainqueur au classement général, en raison de sa victoire acquise dans la première manche, ne nous a pas convaincus, car il l'emporta au prix d'une course intelligente, toute de sagesse mais exempte d'efforts sérieux.

Par contre, Auguste Wambst battu au classement général pour n'avoir pas voulu — ou osé — attaquer dans la première manche, est en grande forme et se pose, d'ores et déjà, comme un prétendant sérieux au maillot tricolore.

Les revenants ont décidément bon pied, bon œil, et Jean Maréchal nous prouva, en omnium, qu'il pouvait encore jouer les premiers rôles. Dominé en individuelle et en poursuite, Maréchal triompha derrière motos commerciales avec beaucoup de brio, ce qui n'enlève rien au mérite de Goujon, vainqueur au classement général. Jaminet et Ducazeaux manquèrent d'expérience mais ne furent pas surclassés, et c'est déjà quelque chose.

ANDRE BOSSE.



CHANTELOUP. — Le départ du Critérium de la polymultipliée et, peu avant l'arrivée, Goasmat, suivi de René Vietto qui gagna.

Bluemels

La Pompe Type Tour de France

LES ITALIENS AU TOUR DE FRANCE

PAR

Antonin Magne

DEUX FOIS VAINQUEUR DU TOUR DE FRANCE, ANCIEN CHAMPION DU MONDE

La sélection italienne pour le Tour de France a déjà provoqué bien des commentaires. Certains ont été élogieux pour la Fédération cycliste italienne qui a su prendre ses responsabilités, d'autres, au contraire, n'ont pas été des plus favorables, la plupart reprochant à la F. C. I. de tout sacrifier au Tour, d'une part, à Bartali, d'autre part.

Rappelons, en effet, que Gino Bartali, qui tient la vedette en Italie, a été désigné comme leader de la « squadra azzura » et que cinq hommes ont été choisis avec lui, dont le sacrifice apparaît certain : Favalli, Bergamaschi, Bini, Mollo et Servadei, soit un « ancien » du Tour et quatre « bleus ».

Costante Girardengo, directeur sportif de la F. C. I., a tous les droits sur ces six coureurs et il leur a, tout d'abord, interdit le Tour d'Italie, se réservant de choisir les épreuves auxquelles ils participeront. On peut donc affirmer, dès maintenant, que Bartali et ses compagnons ont commencé leur préparation pour le Tour de France... alors que dans certains pays, la Belgique par exemple, nul n'a encore été sélectionné, pas même Sylvère Maes, leader, ces deux dernières années, de la formation d'outre-Quévrain.

Nous avons tenu à demander au coureur français qui connaît le mieux le Tour de France, Antonin Magne, ce qu'il pense des décisions de la Fédération cycliste italienne. Avant de nous répondre, Antonin Magne a demandé plusieurs jours de réflexion. Il lui semblait difficile, lui, acteur futur du Tour, de donner un avis sur de prochains adversaires. Il n'y a consenti que devant notre insistance, et nous n'avons pas à le regretter, car « Tonin » avait, précisément, pas mal de choses à dire... sans compter tout ce qu'il a tu... — F. L.

LES Italiens viennent d'employer les grands moyens, et ils n'ont probablement pas eu tort; depuis le temps qu'ils cherchent, en vain, à gagner le Tour de France...

Vous vous en doutez, j'ai suivi avec la plus grande attention les conversations du Comité de Sélection de la Fédération cycliste italienne, m'imaginant Costante Girardengo se débattant au milieu des dirigeants transalpins pour faire admettre son point de vue, difficilement acceptable pour toutes sortes de raisons. On ne voit guère, en effet, des maisons de cycles se privant de gaieté de cœur de leurs meilleurs éléments et négligeant, par exemple, le Tour d'Italie. Il faut croire que Girardengo s'est montré bien persuasif pour obtenir d'eux ce lourd sacrifice, mais je suppose qu'il a dû singulièrement engager sa réputation pour en arriver là...

Jusqu'à présent, les Italiens nous avaient délégué des hommes, jamais une équipe. Oui, j'entends par là une formation aussi décidée que le sera celle de coureurs sachant, longtemps à l'avance, qu'ils auront à lutter ensemble et pour un but commun : la victoire des couleurs qu'ils défendent. Au cours de ces dernières années, on leur tenait ce langage : « Voulez-vous courir le Tour de France ? » Ils répondaient oui ou non. Maintenant, ils en ont l'ordre, et c'est bien différent, croyez-moi. Dans le Tour de France plus que dans toute épreuve cycliste, le moral, je l'ai déjà dit cent fois, joue un rôle d'une importance capitale. Il faut vouloir, pour réussir dans le Tour, et je l'ai écrit en toutes lettres, il y a plusieurs mois, dans « l'Art de courir le Tour de France » qui a paru dans *Match*.

Les Italiens auront une équipe; leurs coureurs « voudront »; mais quelle sera leur préparation ?

Les courses qui mènent au Tour de France parachèvent ou entretiennent une condition physique. Courant peu, Bartali et ses camarades n'auront pas l'occasion de bien connaître leur état. Ils en souffriront peut-être au début du Tour. Et les hommes désignés sont-ils bien des spécialistes de courses à étapes ? Pour ma part, je n'en vois qu'un : Gino Bartali. Celui-là, c'est incontestable, ne nous téléphonera pas ses coups. Nous éprouverons, avec lui, bien des difficultés. Il ne faut, néanmoins, pas s'en effrayer, car s'il est aussi peu soutenu qu'il le fut il y a douze mois, dans certaines circonstances, Bartali ne sera tout de même pas trop dangereux.

Revenant à la préparation des représentants italiens, je ne puis m'empêcher de reconnaître que si le Tour d'Italie affaiblissait incontestablement le vainqueur — qui, défendant son maillot rose tous les jours, devait fournir des efforts indéniablement déprimants — il entraînerait admirablement les autres coureurs. Il suffit de rappeler que Guerra, Camusso, Martano, dont j'ai eu, personnellement, à redouter les assauts, sont arrivés dans le Tour de France « rodés » par le Tour d'Italie, et qu'ils n'en ont pas souffert. D'ailleurs, on peut admettre que Costante Girardengo s'est réservé le droit de choisir ses six autres coureurs après le Tour d'Italie. Prendra-t-il encore des « domestiques » pour Bartali, ou se décidera-t-il à choisir un autre leader pour la « squadra » parmi les athlètes ayant été le plus en vue dans les montagnes italiennes ?

Les Italiens commettraient une grave erreur en misant sur un seul homme. Je le leur dis comme je le pense, très sincèrement, et sans avoir, en aucune façon, l'intention de leur donner un conseil. Ils savent ce qu'ils ont à faire. Je me borne à émettre un avis strictement personnel... et j'ajoute que j'ai souvent constaté qu'une grande vedette brusquement affaiblie provoquait généralement la déconfiture de l'équipe qu'elle devait conduire à la victoire. Qu'est-il d'ailleurs resté aux Italiens, l'an dernier, après la chute de Bartali ? Et n'ont-ils pas eu tort, précisément, d'arrêter des hommes décidés à tout, tel Camusso ?

Attendons les dernières décisions de la F. C. I. pour avoir, à ce sujet, une opinion définitive.

Et si nous devons supposer, sans retard, que les Italiens, résolus comme ils le sont, seront dangereux, il ne faut tout de même pas nous en effrayer à l'avance.

Les Belges, les Luxembourgeois et les Espagnols, les Suisses et les Hollandais, ayons-en l'assurance, ne s'endormiront pas, et nous-mêmes nous ne ferons pas escorte aux champions transalpins. Je suis personnellement



Girardengo en 1927.



Camusso.



Bartali.

bien décidé à passer à l'attaque lorsque j'en sentirai le moment venu, et je souhaite avoir à mes côtés des coureurs disposés à aller de l'avant. C'est peut-être en passant à l'offensive qu'on gagnera le prochain Tour de France.

Les bons éléments, en France, ne manqueront pas. Aux organisateurs qui constituent l'équipe nationale de les désigner, en tenant compte toutefois qu'un bon équipier premier du Tour doit être un athlète ayant déjà participé à la « grande boucle ». Rien que pour ça, la catégorie des individus eût dû être conservée. C'était la meilleure de nos écoles. Grâce à elle, n'avons-nous pas trouvé Gallien et Cosson, que j'aimerais avoir à mes côtés en juillet prochain ? N'avons-nous pas pu nous rendre compte, également, que Fréchaud se défendait parfaitement dans le Tour et qu'Oubron avait une santé de fer ? Que le jeune Laurent, enfin, était également fait pour le Tour ? Et j'en passe...

Oui ! si l'équipe de France est formée d'« hommes du Tour » — et j'ai espoir qu'elle le sera — nous n'aurons pas à nous désespérer. La tâche sera sans doute plus pénible qu'elle ne l'a jamais été, avec les Italiens « chauffés à blanc », mais elle ne sera pas au-dessus de nos forces.

(Recueilli par Félix Léviton.)



Hélas ! René Le Greves avait raison : certains coureurs ont dû terminer Paris-Roubaix avec des lampions...

Passé encore pour Bruneau, qui avait enlevé, à Cormeilles, une prime de mille francs, mais les autres, n'ont-ils pas droit à des dédommagements pour la dépense du lampion et de la bougie ?

Le plus triste a été le retour. Couché à Roubaix, c'était entraîner de nouveaux frais. Repartir immédiatement ? Oui, mais le meilleur train, celui de 19 h. 10, fumait déjà en direction de Paris quand les premiers arrivèrent avenue Gustave-Delory. Restait l'omnibus déposant ses occupants à la gare du Nord sur le coup de quatre heures du matin, et plus d'un, rompu par la fatigue, passa ainsi sa nuit sur une banquette de troisième classe. N'est-ce pas désolant ?

On lit dans les journaux : « La voiture d'Evrard télescopé, sur la fin de Paris-Roubaix, celle de Pierre Pierrard. »

Explication de Maurice Evrard : « C'est terrible, tout de même, on m'accroche toujours... »

Comme si c'était permis... Pierre Jaminet n'a pas tort : « C'est avec des histoires comme ça qu'on établit les mauvaises réputations. »



Les organisateurs d'épreuves routières sont susceptibles. Jugeant que deux de nos confrères parisiens n'avaient pas assez parlé de leur épreuve, ceux de Paris-Vimoutiers ont tout simplement appelé les gendarmes pour les éloigner de la ligne d'arrivée.

Mais les gendarmes n'ont pas marché : — Vous êtes là pour voir le sprint ? leur ont-ils dit. Oui ? Eh ! bien, nous aussi...

Dans Paris-Roubaix, l'adjoint chargé de dégager la route chassait, lui, tous nos confrères : — Allez, filez... Vous n'avez rien à faire ici... Si vous y êtes, comment y serais-je ?

Et c'est ainsi que plusieurs coureurs ont pu partir dans le sillage de sa voiture...

Ne pourrions-nous avoir, l'an prochain, ceux de Vimoutiers sur les routes du Nord ?

F. L.



PELOS



Craignant cette rentrée tardive et pénible, Antonin Magne, Leducq, Cogan, Charles Pélissier et quelques autres revinrent en voiture.

Au passage à niveau d'Arras, un homme surgit près de la portière de l'automobile dans laquelle nous avions pris place avec « Tonin » : André Leducq.

Antonin Magne sommeillait : « Ben alors, hurta Leducq, voilà qu'il a la pompe, maintenant, père Tonin. Tu vois, ça te réussit pas de faire de la bicyclette. C'est pas un métier, Tonin, va, fais autre chose... »

Alors Antonin Magne, sans ouvrir les yeux : « Il serait peut-être temps... »

Ils s'appellent Hourlier et Comès. Ils ont eu des pères champions. Ils ont voulu marcher sur leurs traces et nous les avons accueillis favorablement. A regret, on s'aperçut qu'ils n'avaient, ni l'un ni l'autre, la qualité d'Hourlier et de Comès. Le premier disparut très vite. Le second, d'ailleurs mieux doué, s'est accroché avec énergie. Il a réussi, l'autre jour, à se qualifier pour le Championnat de France de demi-fond avec un beau courage. Ça nous a fait plaisir. Et plus encore à Hourlier qui, ayant compris, était sur les gradins...

Ah ! qu'un nom célèbre est parfois difficile à porter !

UNE PEPINIERE DE JEUNES: le C. S. I. CHAMPION DE FRANCE DES SOCIÉTÉS

« Prenez modèle sur vos aînés, travaillez, ne vous rebutez pas, ne croyez pas que l'on devient champion en un jour, et si vos camarades de club : Noret, Le Calvez, Mithouard, sont sortis rapidement, regardez Jaminet, notre turbulent Jaminet, qui « platonna » plusieurs saisons venus jamais désespérer et qui aujourd'hui connaît la vedette. »

Qui parle ainsi ? M. Bellanger, président, conseiller technique et animateur du Club Sportif International, véritable pépinière d'espoirs sur la route, à la réunion hebdomadaire du club, à laquelle assistent plus de cinquante jeunes gens venus écouter les critiques de leur course de la veille. Pour les uns, Bellanger tresse des fleurs, aux autres il adresse des reproches, conseille le repos pour les surmenés, parle des prochaines épreuves, d'engagements, de licences, etc.

Le café de la Place de la Bourse, siège des « noir et blanc » a son mur garni de photos, et, au milieu, un cadre portant le palmarès du C. S. I. Un rapide coup d'œil nous permet de juger que le club champion de France des sociétés, de l'an dernier, peut compter comme l'un des plus actifs groupements. Ne fut-il pas :

Champion de France de vitesse 1928-1930 ; champion olympique de vitesse 1928 ; Grand Prix de Paris de vitesse 1928 ; champion olympique sur route en 1936 ; champion de France sur route 1932-1937 ; champion de France des sociétés sept fois, de 1924 à 1937 ; détenant d'ailleurs le record des clubs ayant figuré à ce palmarès.

Le C. S. I. a renoncé à la piste pour se consacrer exclusivement à la route qui vit ses plus beaux succès avec les Noret, Bono, Mithouard, Le Calvez, Jaminet, Level, Naisse, Bontemps, Pieterrens. Pour remplacer ses champions

professionnels dans les batailles d'amateurs et indépendants, le club compte aujourd'hui sur près d'une centaine de jeunes, et, nous le dit le président Bellanger, jetez un simple coup d'œil sur ceux qui nous représenteront dans le dernier Paris-Evreux. Ils étaient vingt-huit dont Bocquet, Brunet, Cottard, Driancourt, Delvoe, Le Strat, Dangella, Martin, Pariset, Svoboda, Sartori, Augendre, Dorgebray, Muller, Roux, etc., des jeunes, mais des coureurs d'avenir, riches d'espoirs.

Nombre de ceux-ci sont militaires : le champion de France Svoboda, actuellement à Bitch ; Dorgebray, qui représenta la France aux Jeux olympiques et au Championnat du monde ; Planchon, Sartori, Régnier, Seyboz, Langella, etc., avec un pareil lot on peut

prévoir une belle chance au C.S.I. lors des prochains championnats militaires.

De l'équipe-champion de France l'an dernier, Leroy est passé professionnel et se distingue depuis le début de la saison ; Dorgebray et Svoboda sont militaires ; Delvoe est indépendant, et Muller est un des meilleurs éléments actuels du club. Le président Bellanger, qui songe au championnat du monde amateurs, a conservé quelques jeunes sous la blanche hermine, notamment : Roux, Augen-



Rétrospective... Une réunion au C. S. I., il y a trois ans, quand Henri Peissier conseillait les jeunes. On reconnaît au premier plan, de gauche à droite : Mithouard, H. Pélessier, Noret, Driancourt, Ducazeaux, Jaminet. Derrière, les jeunes du club.

est formé de jeunes pour lesquels nous avons mis dix vélos en service.

« Notre travail, comme celui de tous les clubs, est de longue haleine : cet hiver nous n'avons pas oublié la culture physique et, à l'intention des jeunes, des sorties d'entraînement ont eu lieu chaque semaine, ainsi que des courses de classement pour nos coureurs cotés. »

« Nous n'avons peut-être pas encore vu, cette saison, nos hommes franchir la ligne d'arrivée en vainqueurs, conclut M. Bellanger, mais j'ai confiance. Dans Paris-Evreux, cinq des nôtres étaient dans les dix premiers, après avoir été les animateurs de cette course et de Paris-Ezy. Et notre satisfaction sera complète si cette année nous pouvons sortir un nouveau Jaminet, Mithouard ou autre Noret. »

« N'est-ce pas là le but de tous les clubs, aider les jeunes à percer, les conseiller et trouver des champions ? »

RENE MOYSE.



Le champion de France Svoboda, actuellement militaire à Bitch.



Les « noir et blanc » à la fête fédérale de La Rochele. Entourant Gérardin, voici, de gauche à droite : Augendre, Roux Svoboda, Belvoe et le masseur Brunoy.

dre qui, l'an dernier, gagna cinq épreuves : Dassonville, débutant il y a un an et qui ayant triomphé dans dix interclubs est aujourd'hui en seconde catégorie ; Dolhem, Dorgebray, Muller, Planchon, Rousset, etc.

Cette année les espoirs du club

reposent sur Roux, champion des P. T. T. et animateur de Paris-Ezy et Paris-Evreux ; Bocquet, Cottard, vainqueur du Prix Cyclo-Sports en 1936 ; Paul Couderc, champion de Paris-banlieue ; Driancourt qui effectue sa rentrée ; Le Strat, Martin, Pariset, Georges, Muller et le champion de France Svoboda.

« Mais ne croyez pas que l'on oublie les débutants, nous confie le vice-président Chabrier qui, avec Munier, Branlard, Macaigne, Massié et Bugner, constituent l'état-major des noir et blanc. Sur cent licenciés nous ne possédons que trente première et seconde catégories, le restant de notre effectif

L'A.B.C. DE LA MEDECINE SPORTIVE par le DOCTEUR MATHIEU

Il semble difficile de commencer une étude, ou plus exactement une « vulgarisation » des conséquences des exercices physiques et des sports sans donner un aperçu des répercussions dans l'organisme de l'activité musculaire qui est la base du mouvement : le muscle est un véritable ressort qui mobilise la charpente osseuse. En ce moment nous ne visons qu'à décrire les phénomènes séparant, dans les muscles de la vie de relation, ceux que nous faisons fonctionner sous l'influence de la volonté.

Le phénomène qui, à nos yeux, est le plus important à connaître pour ses conséquences générales, est le phénomène circulatoire, c'est-à-dire les modifications du débit du sang à l'intérieur du muscle. Spécialement, il doit intéresser les sportifs pratiquant les compétitions.

Le muscle est un organe vivant, et pour vivre il doit, comme les autres organes du corps humain, recevoir une certaine quantité de sang qui lui apporte les éléments indispensables à son existence. Il reçoit ce liquide nourricier et excitateur grâce à la circulation sanguine qui est commandée par le cœur, qui fonctionne comme une véritable pompe aspirante et foulante. Tout le monde sait que cette circulation permanente à l'intérieur du corps est la base de l'existence et que l'arrêt prolongé du cœur se traduit par la mort.

Le muscle reçoit donc en permanence du sang qui arrive par un conduit spécial qui se nomme artère, et en sort par un autre, la veine.

Ce phénomène permanent est sujet à des variations pendant le travail musculaire. Elles ont été mises en évidence par le physiologiste français Chauveau au moyen de l'expérience suivante :

Sur un cheval vivant, il disposa des compteurs très précis sur l'artère et la veine du muscle masséter (le masséter est le muscle qui pendant sa contraction, c'est-à-dire son raccourcissement, ramène la mâchoire inférieure contre la supérieure et provoque l'acte d'écarter les aliments entre les dents). L'on pouvait ainsi mesurer le débit du sang qui entre et sort de ce muscle. Suivant que le cheval mangeait ou ne mangeait pas, le débit n'était pas le même, et Chauveau constata que le débit sanguin, pendant la contraction du masséter, était de trois à six fois plus grand que pendant le repos (suivant l'importance du travail). Cette expérience capitale montre donc que, pendant la contraction musculaire, l'irrigation sanguine du muscle est de trois à six fois plus active que pendant le repos ; c'est

une véritable loi physiologique à laquelle nul n'échappe.

Ce qui est vrai pour un muscle est vrai pour l'ensemble de notre système musculaire. Vous concevez que le moindre exercice fait travailler plusieurs muscles (groupes musculaires), et que les grands exercices à effets généraux, comme la course, mettent en action presque tous les muscles. Il va en résulter une réaction circulatoire qui n'est plus locale mais va être générale.

Comment l'organisme, machine parfaite, va-t-il s'adapter pour satisfaire à cette loi ? Comment sera-t-il possible de satisfaire ce besoin de répartir cinq à six fois plus de sang dans plus de la moitié du corps ? Et ne perdons pas de vue que la quantité totale de sang du corps humain est environ de sept litres et que ce chiffre ne peut subir que des variations très minimes sauf en cas d'hémorragie. La modification de la répartition du sang se fait au moyen d'un mécanisme complexe. Pour schématiser la question nous n'en retiendrons pour le moment que les trois éléments suivants :

Le premier est la curieuse propriété que possèdent les artères (tuyaux qui amènent le sang aux organes) de modifier automatiquement leur calibre suivant les besoins : les artères qui se rendent aux muscles en action augmentent de calibre ; le tuyau étant plus large, le débit est augmenté. Par compensation, pour retrouver nos sept litres de sang, les artères des autres organes ou des autres muscles au repos diminuent de calibre, et le débit y est diminué. Ainsi, grâce aux variations de calibre des artères, les organes en activité reçoivent plus de sang, et ceux au repos en reçoivent moins. Ce mécanisme remarquable, indépendant de la volonté, ne peut se faire que si les artères gardent une consistance permettant ces variations de dimensions, c'est-à-dire gardent leur élasticité. Nous voyons ainsi intervenir cette première qualité, indispensable aux athlètes pour encaisser un effort violent, et le vieil adage : « on n'a que l'âge de ses artères » n'est pas un vain mot. Ce premier mécanisme n'est pas suffisant à lui seul pour déclencher des variations de l'ordre de cinq à six dans le débit sanguin et il vient s'y ajouter le suivant :

Le deuxième appartient au cœur. Celui-ci, pour activer l'arrivée du sang, augmente le nombre de ses coups de pompe. Normalement il a environ soixante-dix battements à la minute. Au cours d'efforts très intenses, la pompe cardiaque ayant activé son action au maximum, on a pu enregistrer, rarement

deux cents pulsations, ce qui correspond à peu près au triple du travail au repos. Notons donc, en passant, que l'activité musculaire réclame un supplément de travail au cœur. Un exercice moyen accélère légèrement le rythme cardiaque, il bat plus vite ; un exercice très intense le fait battre rapidement, et l'on sent son cœur « cogner » ou « toquer ». Bien que ce mécanisme vienne s'ajouter au premier (modification du calibre des artères), il n'arrive pas à augmenter de cinq à six fois le débit sanguin.

Le troisième, très différent du second, appartient encore au cœur. Normalement cette pompe envoie, à chaque coup, environ 70 cmc. de sang ; pendant l'exercice très violent, le débit peut être doublé, allant jusqu'à 140 ou 150 cmc., la pompe se remplissant au maximum avant de projeter son liquide. Ici intervient une notion nouvelle : la pompe cardiaque n'est pas rigide comme un instrument mé-

canique, elle est élastique, le cœur étant lui-même un muscle, et le remplissage maximum peut, dans certains cas, déformer l'organe, le dilater. Cette déformation, qui peut devenir permanente, peut entraîner une perturbation dans le bon fonctionnement de la fermeture des clapets indispensables à la circulation aspirante et foulante. Nous aurons l'occasion de reparler de ces cœurs dilatés qui, heureusement, sont beaucoup moins fréquents qu'on ne le pense.

En conclusion, la Loi de Chauveau nous prouve que, pour pratiquer des efforts physiques intenses, il faut avoir des artères élastiques, une pompe cardiaque capable de fournir l'effort d'une accélération de son débit et suffisamment résistante pour ne pas se laisser dilater. Nous verrons ultérieurement comment obtenir ces qualités et savoir les conserver.

(A suivre)

Mon cœur bat fort... Mon cœur cogne...

Cimide ?

« Ce vin est pour vous : il donne du courage parce qu'il donne du sang, il augmente la vitalité parce qu'il donne des vitamines, il excite la volonté parce qu'il contient du sésol. Consommez et mis en bouteille à l'état naturel et pur, aucun vin n'est plus vivant. Buvez du vin des forts... buvez du BYRRH. TRIOMPHÉ DES VINS GÉNÉRAUX. Consommé en famille comme au café. Cadeau ! »

Écrivez à BYRRH, Bureau K à Thuil pour demander l'envoi gratuit de ces très amusant Jeu de dés.

L'I.B.U. « k.o. »

ou les champions de boxe au concile de Rome

Les différentes peuplades qui composaient le monde pugilistique ne forment plus désormais qu'une grande famille. Réunis à Rome grâce à l'excellente initiative de la Fédération pugilistique italienne, les représentants des grandes nations où l'on boxe se sont mis d'accord pour établir une liste de champions du monde. On s'est embrassé, on s'est congratulé, on a échangé le séné et la rhubarbe, on s'est juré de respecter les promesses faites, les engagements pris. On s'est quitté, enfin, en se promettant de se réunir à nouveau dans deux ans. Assez... C'est trop touchant... J'en ai les larmes aux yeux.

Deux ans de législature... C'est peu, et j'ai pourtant l'impression que les congressistes ont été sages. Je ne suis pas curieux, mais je voudrais bien voir ce qui, dans deux ans, demeurera debout de ce brillant édifice scellé de fraternité et de logique sportives. Car les photos, genre « portraits de famille », tirées à Rome et qui nous représentaient les membres de ce « Concile » groupés autour de Son Excellence Starace comme les saints autour du Père Éternel, ne me font guère illusion. Le parti pris d'optimisme des délégués italiens et allemands, la raideur britannique et américaine et les ventres papillards du général Phelan et de notre cher président Paul Rousseau ne trompent personne. Vous pensez bien que les décisions prises, et qui s'imposaient, d'ailleurs, n'ont pas été sans blesser certaines convictions. Tout cela ne s'est pas passé sans pleurs ni grincements de dents. Rentrés chez eux, les charmants délégués vont recueillir leurs petites rancœurs et je vous promets du sport avant peu...

Ce qui ressort le plus clairement des travaux du Concile c'est la mort de l'International Boxing Union. L'opération a été exécutée par des maîtres et je remarque au passage la « patte » de la diplomatie italienne. M. Paul Rousseau, qui s'y connaît et qui « la » pratique depuis déjà pas mal d'années, avec sa chère I. B. U., justement, M. Paul Rousseau, qui possède le sens de l'humour, doit en rire entre ses larmes. Les mots « International Boxing Union » n'ont pas été prononcés une seule fois, semble-t-il, au cours du congrès. L'I. B. U. a été, comme si elle n'était point. On s'est contenté simplement de nommer une Commission universelle pour désigner les champions du monde et leurs challengers, et le tour a été joué. Eh bien ! ça, permettez-moi de vous le dire, c'est du billard ! Ainsi l'I. B. U. n'existe plus au point de vue mondial. Reste l'Europe ? Ouais ! L'Europe, tant qu'il y aura les Anglais... Vous voyez d'ici le major Holman se soumettant aux décisions de notre président ? Moi pas...

A propos de notre président, je trouve même qu'il n'est pas un peu dur avec lui. M. Paul Rousseau ne fait pas partie de la Commission mondiale chargée de désigner les champions du monde et de prendre toutes décisions utiles à ce sujet ! C'est un rude coup pour le père de la première tentative d'accord international. Mais j'ai l'impression que les petits copains n'ont pas été fâchés de jouer ce petit tour de vache à celui qui fut si longtemps leur mentor. La boule de neige anonyme sur le gibus du « prof », quoi !

D'autre part, les Fédérations sont maîtresses chez elles en ce qui concerne les règles du combat, en particulier. Le poids des gants et la na-

ture des bandages sont au gré de l'amateur. Chacun s'arrange à son idée. Ce qui ne contribue pas, au fait, à arranger les affaires de la moribonde I. B. U. Mais, paix à ses cendres et venons-en à l'examen de cette fameuse liste de champions du monde.

Les délégués se sont mis d'accord sur les noms suivants :

Mouche	BENNY LYNCH
Coq	SIXTO ESCOBAR
Plume	HENRY ARMSTRONG
Léger	LOU AMBERS
Welter	BARNEY ROSS
Moyen	FREDDIE STEELE
Mi-lourd ...	JOHN HENRI LEWIS
Lourd	JOE LOUIS

Rien à dire. Cette liste est parfaite, il ne se trouvera pas un homme de métier pour le nier. Mais le sport va commencer quand il va s'agir de choisir les challengers de ces messieurs. Qui va-t-on désigner dans les poids mouches ? Des mouches, ils n'en ont guère en Amérique. Small Montana ? Battu par Benny Lynch. Le champion a également rossé tous ses compatriotes. Alors, Angelmann ? Cela me paraît s'imposer. Et voilà un champion du monde « I. B. U. » de casé.

Pour Sixto Escobar l'affaire est toute simple. Il a déjà battu deux fois Harry Jeffra et possède donc les coudées franches aux Etats-Unis. Mais, après la retraite d'Al Brown, il reste deux hommes en Europe : Peter Kane et Aurel Toma. Un combat entre eux fournirait le challenger logique du Puertoricain.

Trouver un adversaire à Henry Armstrong est plus difficile. Ce poids plume, qui va boxer les champions du monde des légers et des welters, a fait le vide autour de lui aux « Etats ». Or, en Europe, à part Holtzer, on ne voit guère qui pourrait bien lui être opposé. On peut donc espérer que notre compatriote, qui vient de perdre le titre mondial que lui avait gracieusement accordé l'I. B. U., trouvera grâce auprès de la Commission mondiale. Ce qui ne veut pas dire, d'ailleurs, qu'il battra Henry Armstrong.

Barney Ross brille tout seul au firmament des welters. Il a battu Ceferino Garcia, le plus redoutable de ses challengers américains, et je ne vois personne en Europe pour le battre. Non, pas même Félix Wouters qui s'impose comme le meilleur Européen.

C'est encore le chiendent pour trouver le challenger de Freddie Steele, toujours champion du monde des moyens. Certes, il a déjà été battu par Fred Apostoli et, par conséquent, on devrait bien accorder la préférence à ce dernier. Mais il y a notre brave Tenet qui vient de se faire « faucher » sa couronne toute neuve. Et ce que je connais de Fred Apostoli m'autorise à dire que Tenet ferait excellente contenance devant lui. Mais allez donc arranger un combat Tenet-Apostoli !

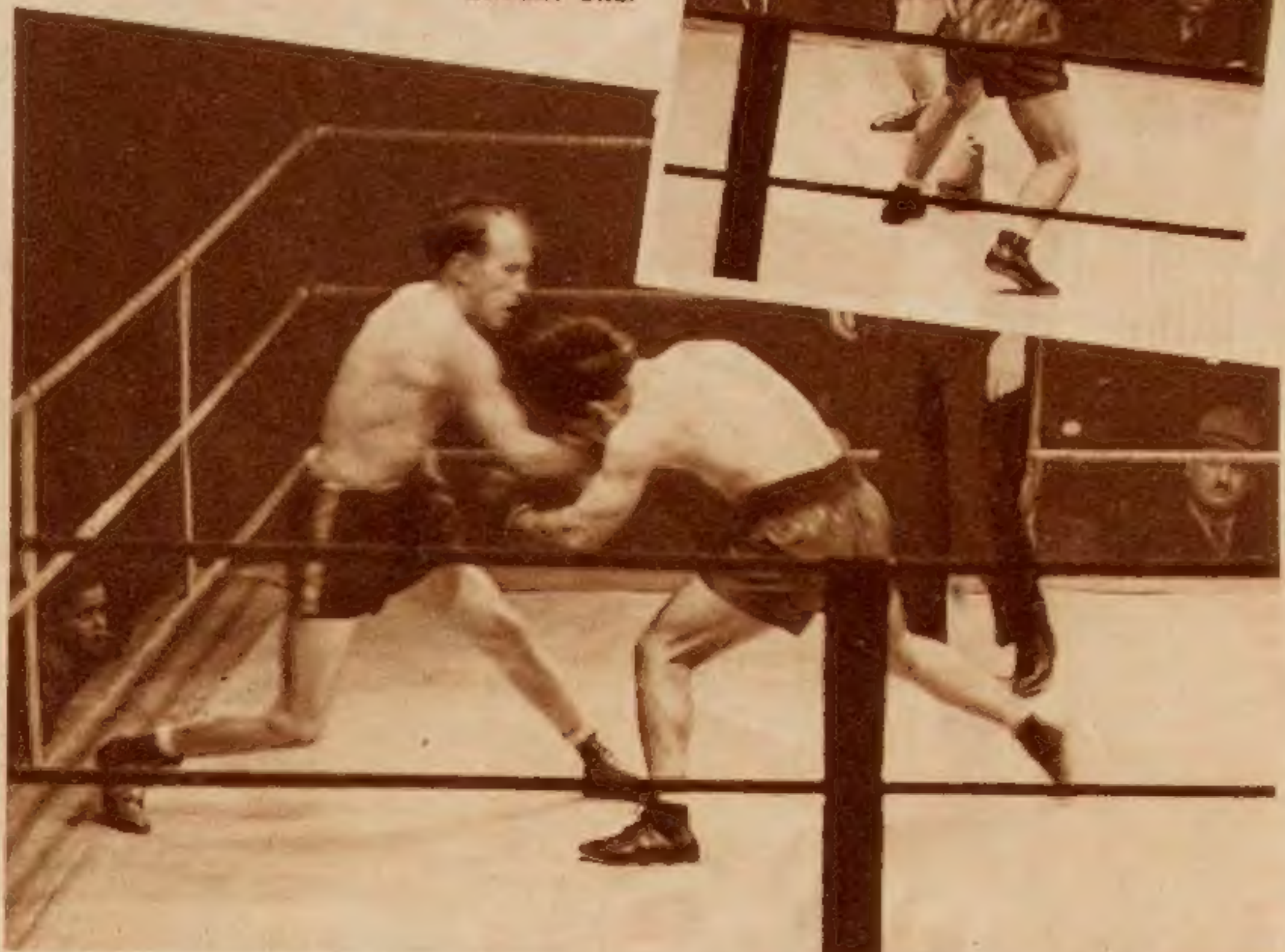
M. Len Harvey, qui vient de reprendre son titre de champion de l'Empire britannique des mi-lourds, s'impose comme le meilleur Européen à opposer à John Henry Lewis. Non, ce n'est pas par hasard que je laisse de côté le brave tocard allemand Adolf Heuser...

Pour les poids lourds la question est résolue : le challenger de Joe Louis est Max Schmeling,

et les deux hommes vont d'ailleurs se rencontrer au moins de juin.

Le concile de Rome est terminé. Vive le concile de Rome ! Vivent ses champions du monde ! Mais nous attendons ses challengers au tournant. Et le brave général Phelan — général d'une armée qui ressemble à notre ancienne garde nationale — a commencé, dès le lendemain, par refuser de signer le pacte. Quand je vous dis que nous allons avoir du sport !

ROBERT BRE.



SALLE WAGRAM. — Match Sangchili-Huat : En haut, notre compatriote vient de lancer sa droite, mais l'Espagnol s'est couvert et va contrer. En bas, sur une attaque de Sangchili, Huat a rompu et, de sa droite, touche l'Espagnol au visage.

La revue de la semaine

Sangchili n'a pas encore réussi à s'imposer, non seulement auprès de ses adversaires mais, et c'est plus grave, auprès du public parisien. On attend encore qu'il nous sorte un combat susceptible de transporter les foules. L'ancien champion du monde n'est probablement pas dans une bonne année. Cette semaine encore, aux prises avec un Huat boiteux, il a remporté une de ces victoires auxquelles certaines défaites sont préférables. Un véritable champion du monde aurait battu de façon autrement convaincante le « chat-tigre » édenté qui fit dans le ring de la salle Wagram une rentrée qui pourrait bien ressembler à une sortie définitive. Non, Sangchili, ce n'est pas ça. On en arrivera bientôt à croire que le roman imaginé par Al Brown pour expliquer sa défaite de Valence n'est pas tellement en délicatesse avec la vérité.

Le plus joli combat de la soirée nous fut offert par Bernard Leroux, tombeur des champions britanniques, et Robert Bourdet, un de nos espoirs poids coq. Leroux, qui battit Len Hampston et Jim Hayes, n'a pu réussir à battre Bourdet. Certes, l'écart n'était pas bien grand entre les deux hommes, au coup de gong final, mais Bourdet méritait bien que la victoire lui fût accordée. Leroux s'accommode mieux des brouillards britanni-

ques que du fameux ciel gris perle de notre capitale...

Auparavant, le « professeur » Ernst Weiss avait donné au « rase-terre » Burah une excellente leçon de choses pugilistiques. J'avais entendu parler de « la droite de Burah » ; or, cette droite n'incommode nullement Weiss qui ne passe pas pourtant pour un encaisseur extraordinaire. La droite de Burah, c'est la semaine des quatre jeudis, elle n'arrive jamais...

Magic-City commence à faire ses affaires. En trois réunions, M. Duffart a réussi à enseigner le chemin de la rue de l'Université à un public suffisamment nombreux. Pourtant le combat Locatelli-Morin n'avait pas réussi à emplir la coquette salle. Le public ne dut pas croire que Morin représentait pour le virtuose italien un obstacle sérieux. Il eut tort, demandez plutôt à Locatelli des nouvelles du crochet du gauche qu'il encaissa dans les premières secondes du match... Cleto en vit trente-six chandelles ; s'il avait eu moins de métier, et si Morin en avait eu davantage, le combat aurait bien pu s'arrêter là. Mais Cleto se reprit, boucha un œil à Morin avec une nuée de gauches en directs et en crochets pendant que de la droite il lui caressait les côtes et le menton et au cinquième round Morin fit signe qu'il en avait son compte... Locatelli doit rencontrer prochainement Marcel Cerdan, notre champion de France des welters. Eh bien ! je ne lui souhaite pas de se faire « racrocher » au premier round par Cerdan comme il le fut par Morin, parce que cela pourrait faire du grabuge. Cerdan a dans chaque main quelque chose qui ressemble fort à une ruade de mule...

R. B.

Le coin du docteur

■ **RUGBYMAN ORLÉANAIS.** — La question posée demanderait de longs commentaires qui ne peuvent trouver place dans cette courte chronique médico-sportive. Mais, comme je puis, néanmoins, vous donner quelques conseils, à condition d'avoir d'autres précisions sur votre cas, veuillez m'adresser dans un prochain courrier le relevé de vos mensurations (taille, poids, périmètres pectoral [inspiration, expiration] et abdominal) ; dites-moi également si vous êtes gros mangeur et si vous absorbez beaucoup de liquide à chacun de vos repas. Votre métier vous oblige-t-il à demeurer immobile ou presque ? Aimez-vous la marche ?

■ **GRIMAUD (Argenton-Château).** — Bravo pour le schéma joint à votre demande ! Mais cela ne me « dit » pas si vous êtes bien « musclé » ou, au contraire, si vous êtes « enveloppé » de graisse. Par ailleurs, veuillez également me donner des précisions sur votre hygiène alimentaire et générale d'une part, sur ce que vous faites comme culture physique d'autre part.

■ **JULOT (Alger).** — Utilisez donc des haltères ne pesant pas plus de 1 kilo chacun.

■ **LE BEARNAIS.** — Ecrivez-moi donc à Match. Au reçu de votre lettre, j'aviserais de ce qu'il convient de faire.

■ **ROGGERS (Maroc).** — Seul votre médecin traitant peut vous donner un avis autorisé. Vous auriez donc intérêt à le consulter avant la re-

Ecrivez-nous, nous répondrons ici

prise de la saison. Je crois, par ailleurs, qu'une radio serait inutile. Un bon conseil en terminant : méfiez-vous des « rebouteux » !

■ **SOLELHAC (St-Etienne).** — Ménagez donc votre monture. Si j'étais à votre place, je ne cesserais pas complètement la pratique du vélo, mais je me contenterais de 25 km. Non, vous n'êtes pas trop vieux ! Quel est votre métier ?

■ **UN BON SPORTIF (Pantin).** — Le cyclisme semble pourtant bien indiqué pour ce que vous recherchez. Veuillez m'envoyer un relevé de vos mensurations complètes et me dire quel est votre âge ?

■ **CHEVALLIER (Chamart).** — Transmis à Elie Mercier.

■ **VICTIME DU SPORT MAIS SPORTIF QUAND MEME (Brunoy).** — Veuillez me faire connaître votre adresse. Je ne demande pas mieux que de vous donner le renseignement désiré.

Docteur Philippe Encasse.

★

■ **Cycliste marocain.** — 1° « Volo 38 » est en vente au prix de 8 francs, 84, rue Julien, à Vanves. 2° « L'A.B.C. de la Culture physique » paraît exclusivement dans « Match » et n'est pas éditée en librairie.

■ **Admirateur de Louviot.** — 1° Raymond Louviot est né le 17 décembre 1909. René Vieito, le 17 février 1914. 2° L'U.V.F. de

livre des licences de débutants à partir de seize ans.

■ **Roger Gaudichet.** — 1° En Ecosse, il est parfois pratiqué un football à cinq. Il n'existe pas, en France, de règles écrites de ce jeu, rarement pratiqué chez nous ; toutefois un tournoi à six fut organisé à Saint-Ouen, il y a quelques années ; 2° Si, au cours d'une partie, la balle frappe l'arbitre et entre dans le but, le point doit être valable.

■ **Pierre, rugbyman palois.** — 1° Les champions de France de rugby à quinze depuis 1930 furent : Agen, R.C. Toulon, Lyon O.U. (deux fois), Aviron Bayonnais, Biarritz Olympique, R.C. Narbonne, C.S. Vienne. Ce dernier a été éliminé avant les demi-finales de la compétition 1938 ; 2° En division d'honneur, c'est le S.C. Decazeville qui fut champion de France en 1937, en battant l'U.S. Cognacaise par 6 points à 0 ; 3° En promotion, le titre revint à l'Avenir de Valence, qui par 24 points à 0 triompha de l'U.A. de Paris ; 4° Félix Bergès de l'Aviron Bayonnais fut sélectionné en 1936 contre l'Allemagne en 1937 contre l'Allemagne et l'Italie.

■ **Un de Dames.** — L'équipe d'Espagne qui battit la France par 2 buts à 0 le 24 janvier 1935 à Madrid, avait comme gardien de buts Zamora. Quant au onze français, il avait la composition suivante : avant, Courtois, Alcazar, Nicolas, Rio, Langiller ; demis : Gabrillargue, Verriest et Lehmann ; arrières : Vandooren, Mattler ; buts : Thépot.

■ **Pierrot les dents blanches.** — 1° Pour avoir des photographies de champions, adressez-vous à France-Presse, 100, rue Beaumur, Paris ; 2° Ne pouvez-vous faire par-

venir des autographes de champions : écrivez-nous, transmettrons.

■ **Amur.** — Les professeurs de culture physique doivent passer un examen pour pouvoir donner des cours.

■ **Un admirateur de Madeleine.** — Achille ne répond, dans ces colonnes, qu'à des questions sportives et non sentimentales.

■ **Marcel Léger.** — 1° L'équipe du Red Star qui remporta le Havre Athlétique Club en championnat, avait la composition suivante : Gonzales, Dupuis, Laurent, Sémeria, Meuris, Laporte, Cros, Keenan, Moulet, Simon, Dowell ; 2° Keller a 25 ans, Bigot 22 et Ignace 24 ; 3° Le nouveau siège du Red Star est 14, place Clichy ; 4° L'an dernier, le Coupe de l'Afrique du Nord fut gagnée par le R.U. d'Alger sur le G.S. d'Alger et le championnat de France scolaire par le lycée Saint-Charles de Marseille sur le collège de Morlaix.

■ **Admirateur du grand Charles.** — 1° La meilleure moyenne sur Bordeaux-Paris fut réalisée en 1935 par de Caluwe avec entraîneur à moto ; de bout en bout, il réalisa 46 km. 770 ; 2° Il y avait une équipe espagnole au départ du Tour de France 1937, elle était formée de : Canardo, Berrendero, Prior, Esquerro, Ramos et Gimeno.

■ **Lecteur Italien de « Match ».** — 1° C'est la première année que les coureurs cyclistes italiens sont réservés exclusivement pour le Tour de France. Non, cela ne veut pas dire qu'ils ne courent plus d'épreuves avant la grande boucle, mais simplement qu'ils sont autorisés à ne pas participer au Tour d'Italie ; 2° L'an dernier, Bartali était en tête lorsqu'une chute le fit éliminer du Tour de France.

■ **A. J., à Montauban.** — 1° L'ex-coureur du Tour de France Fonten a abandonné définitivement les compétitions ; il est aujourd'hui établi entrepreneur de transports publics à Nay ; 2° Ducazeaux est originaire de Bayonne, mais réside généralement à Paris.

■ **Pierrot, Lucien et Paul.** — Voici quelques adresses de clubs qui vous intéressent : Vélo Club des Grands Boulevards, 170, rue Montmartre ; Clignancourt Sportif, 100, rue Ordener ; A.C. Boulogne-Billancourt, 31, boulevard Jean-Jaurès, à Boulogne ; Auteuil Sportif, 2, rue Poussin ; V.C. de Paris, 188, avenue de Versailles.

■ **Nanouk l'esquimau.** — 1° Oui, vous pouvez faire du ski en cette saison, le ski de printemps a beaucoup d'adeptes ; 2° Emile Allais est originaire de Megève ; c'est la seconde année qu'il est champion du monde du combiné, et c'est la première fois qu'un champion du monde de cette spécialité conserve deux années consécutives son titre.

■ **Louis, le bistror volent.** — 1° La plus grande vitesse en patinage à glace fut réalisée par le Norvégien Engel Stangen, qui, sur 500 mètres, atteignit 42 km. 600 de moyenne ; 2° En course à pied, lorsqu'il établit son record des 200 m., l'Américain Owens réalisa 35 km. 500 de moyenne horaire ; 3° La plus grande vitesse en auto appartient à Eyston avec 501 km. 574 ; en avion à l'Allemand Wurster avec 611 km. 004 et, en hydravion, à l'Italien Agello, avec 709 km. 209. Ces vitesses sont calculées sur 1 km, pour l'auto et sur 3 km, pour l'avion et l'hydravion.

■ **Jules Laprime, R. Navard, Familiot, Jean Moya, Marcel Laprince, Maurice et Marcel, Nicole Gandra, Lecteur de « Match ».** — Avons transmis aux intéressés.

ACHILLE aux pieds nickelés.

IMPRIMERIE SAPEL, 98, rue Beaumur, Paris. Le gérant : H. DESPLANQUES.



RUGBY XIII. — TOULOUSE : Toulouse Olympique-Sélection britannique (23-10). — A quelques mètres de ses buts, le brillant demi toulousain Sylvain Bès s'est emparé du ballon et, sous la protection de ses avants, essaye de s'échapper; les Anglais ne semblent pas disposés à s'en laisser compter. On reconnaît, de gauche à droite : Giwons, Goodfellow, Chevalier, Dattax, Gau, Bès et Brane.

LES TOULOUSAINS ONT REMPORTÉ UNE BRILLANTE VICTOIRE SUR LA SÉLECTION BRITANNIQUE

(Toulouse, de notre envoyé spécial.)

LA Rugby League d'Angleterre, respectant les traditions restaurées ces dernières années, vient de nous envoyer une sélection représentative constituée par ses meilleurs représentants actuels de rugby à treize. Celle-ci débutait samedi à Toulouse. A la surprise générale, elle y fut battue par 23 points à 10 par le treize du Toulouse Olympique, en lequel on ne prêtait pourtant que de faibles moyens de pouvoir s'assurer une victoire, pour la simple raison que celui-ci, à quinze jours d'intervalle, s'était fait éliminer et du Championnat de France et de la Coupe de France de la Ligue.

La défaite de la sélection anglaise a été d'autant plus surprenante encore que celle-ci comptait dans ses rangs de valeureuses unités, telles Sullivan, Johnson, Pepperell, Giwons, Edwards, Booth, que nous vîmes opérer à maintes reprises, et avec le brio le plus complet, devant notre équipe de France. Les uns jouaient alors pour l'Angleterre, les autres pour le Pays de Galles.

Ce match de Toulouse fut magnifique au possible. Les phases de jeu élégant qui y furent construites soulevèrent les applaudissements des quelque 8.000 personnes présentes. Dès le début, les Anglais, s'assurant le ballon au talonnage, essayèrent d'attaquer à la main le plus rapidement possible. Mais l'action trop uniforme des trois-quarts, et puis aussi la brillante défense des Toulousains, vouèrent toutes leurs tentatives à l'échec. Par la suite, Toulouse-XIII prenait alors la direction des opérations, s'appropriant le ballon au talonnage, ouvrait à deux battants et s'assurait une indiscutable victoire.

Chez les Anglais, l'équipe parut décousue. Sullivan, dont la réputation était exceptionnelle jusque là, ne fit qu'une partie moyenne. Les trois-quarts manquèrent de perçant et aussi de défense. Seuls Johnson et Downey parvinrent à se mettre en valeur. Pepperell lui-même, ce magnifique demi d'ouverture aux exploits duquel on avait applaudi à Paris, lors du récent France-Angleterre, ne put qu'être samedi un simple agent de transmission, tant la fougue toulousaine annihilait de bout en bout tout ce qu'il chercha à bousculer ou réaliser. Enfin, de tous les avants, seuls Ellerington et Giwons furent dignes de leur réputation.

Mais tout à l'opposé, quel cran, quelle vitesse d'exécution, quelle adresse et aussi quelle entente affichèrent tout au long du match les joueurs toulousains, dont les meilleurs, sans contestation possible, furent Sylvain Bès, Sahuc, Labat, Gau, Brane, Chevalier et Marcel Georges. La façon dont ils conduisirent leurs attaques sans jamais se lasser, la méthode avec laquelle surtout ils trompèrent la défense de leurs adversaires, devaient leur assurer leur plus belle victoire de la saison.

Ce que traduisit bien le public toulousain lorsque, au terme de la partie fort émouvante, il porta en triomphe les principaux réalisateurs.

GEO VILLETAN.



RUGBY XIII. — TOULOUSE : Toulouse Olympique-Sélection britannique (23-10). — Un trois-quarts anglais, porteur du ballon, essaye d'éviter le placage d'un adversaire. Il faut louer les Toulousains pour leur défense et la sûreté de leurs arrêts dont celui-ci est bien un modèle du genre.



RUGBY XIII. — BORDEAUX : Demi-finale de la Coupe de France : S. A. Villeneuve-Côte Basque XIII (15-0). — Un joueur basque, plaqué par Brinsolles et bousculé par Tisinier, réussit néanmoins à transmettre le ballon à ses coéquipiers. Les Villeneuvois Puyelo et Delhommeau, quoique hors jeu, interviennent dans ce débat.



RUGBY XIII. — BORDEAUX : Demi-finale de la Coupe de France : S. A. Villeneuve-Côte Basque XIII (15-0). — Le demi basque Conquaud n'a pu contrôler le ballon — que ses avants avaient nettement talonné sur mêlée fermée : devant le Villeneuvois Bruneteau, il tente un timide dégauchement.

ROANNE ET VILLENEUVE DISPUTERONT LA FINALE DE LA COUPE DE FRANCE

SAMEDI à Bordeaux, et dimanche à Narbonne, se disputaient les demi-finales de la Coupe de France. A Bordeaux, les Villeneuvois, comme prévu, l'emportèrent sur la Côte Basque. Devant la puissante et rapide équipe villeneuvoise, les Basques s'employèrent de leur mieux à limiter les dégâts et il faut dire qu'ils y réussirent assez bien, ne succombant que par 15 à 0, après avoir été menés par 7 à 0 à la mi-temps. Toutefois, les Basques auraient mérité de sauver l'honneur, mais c'était là tâche bien difficile devant une équipe dont la défense sévère s'avérait aussi sûre qu'étaient dangereuses les attaques, d'un style sobre certes, mais combien rapides et incisives.

A Narbonne, l'explication entre Roannais et Catalans fut plus sérieuse. A la mi-temps, les deux équipes se trouvaient à égalité, 5 à 5. Puis Roanne, beaucoup plus rapide, prenait un très net ascendant et atteignait 17 points, mais ce serait mal connaître les Catalans que de croire qu'ils allaient s'avouer vaincus et, dans un dernier mais tardif sursaut, un essai et un drop leur permettaient d'inscrire 5 points à leur actif. Mais cette réaction de dernière heure n'avait pas été suffisante pour combler leur retard et Roanne l'emportait par 17 à 10.

La vitesse avait été ici reine du terrain, et c'est à elle que Roanne dut son net succès et la brillante partie fournie par Noguères dans le camp catalan ne pouvait suffire à compenser le manque de rapidité accusé par ses coéquipiers vis-à-vis de leurs adversaires.

Ainsi donc Roanne et Villeneuve disputeront la finale de la Coupe et vraiment ce sont bien les deux meilleures équipes du moment qui seront appelées à en découdre en cette ultime épreuve.

Nous nous en voudrions de ne pas signaler la revanche que la sélection britannique a prise à Bordeaux au détriment des locaux. Battus à Toulouse le samedi, les Britanniques ont écrasé les Bordelais le dimanche, par 33 à 13, après avoir mené à la mi-temps par 18 à 3, et les spectateurs bordelais se demandaient comment les Toulousains avaient pu battre une telle sélection. Et cependant le résultat fut des plus réguliers et acquis par une équipe plus puissante et plus rapide que sa rivale et qui, de plus, fit preuve d'une supériorité technique très nette.

E. D.

Loterie Nationale

Le « Journal officiel » vient de publier un nouveau règlement de la Loterie Nationale, applicable à partir de la cinquième tranche de 1938.

Parmi les nouvelles modalités, signalons le rétablissement du lot de 5 millions. Les autres lots seront de 1 million, 500.000 fr., 100.000 fr., 80.000 fr., 50.000 fr., 20.000 fr., 10.000 fr., 5.000 fr., 1.000 fr., 220 fr. et 110 fr.

RUGBY XV

La victoire de Perpignan sur le Stade Bordelais

Biarritz (de notre envoyé spécial.)

SUR le beau terrain du Biarritz Olympique, devant des milliers de spectateurs dont beaucoup étaient venus de Bordeaux et de Perpignan pour encourager leurs favoris, l'A. S. Perpignanaise battit dimanche le Stade Bordelais, en demi-finale du championnat de France.

Durant une bonne demi-heure, avants catalans et bordelais se livrèrent un combat fort rude, sans toutefois passer les limites permises.

De cette empoignade il ne sortit rien de très marquant. En mêlée comme en touche, l'avantage se balançait, et si dans le jeu ouvert on sentait une légère supériorité du côté catalan, cela ne suffisait pas pour qu'on pût se faire une opinion sur l'issue de la rencontre.

D'autant que les demis et les trois-quarts perpignanais ne justifiaient point le crédit qu'on leur avait ouvert plus largement qu'à leurs adversaires.

Desclaux et Brazès, si bien inspirés d'ordinaire, commettaient des erreurs de jugement telles que leur camp perdait probablement, par deux fois, l'occasion de marquer un essai.

Du reste, faute de sang-froid des demis et des trois-quarts catalans, leur jeu n'arrivait pas à s'organiser.

Du côté perpignanais, mêmes observations. Les avants tenaient bon, mais les demis et les trois-quarts ne parvenaient jamais à développer un mouvement offensif d'une façon convenable. D'un côté comme de l'autre, la préoccupation principale était évidemment de défendre.

L'attaque, mon Dieu ! on s'en tirait tant bien que mal et, pour tout dire, le mauvais l'emportait de beaucoup sur le bon.

Allait-on se régaler d'un tel spectacle jusqu'au coup de sifflet final ? Heureusement non. Quelques minutes avant le repos, le jeu commença à s'éclaircir. Demis et trois-quarts catalans, se libérant enfin de la pression bordelaise, donnèrent alors un aperçu de leur savoir-faire. En effet, l'équipe de Bordeaux eut à fournir un sérieux travail de défense pour protéger jusqu'au repos sa ligne de buts contre les attaques par passes que ne cessaient de déclencher les lignes arrière de Perpignan.

Vint la seconde mi-temps. Tout de suite, une surprise. Profitant d'une faute catalane, les Bordelais déclenchèrent une contre-attaque par passes de grand style. Bousculant la défense adverse, avants, demis et trois-quarts paraissaient irrésistibles. Encore une passe et le Bordelais qui recevra le ballon aura devant lui cinq mètres de champ libre pour aller à l'essai. On applaudit déjà son exploit. Mais crac ! le Bordelais en question manquait le ballon qui lui était adressé et voici le feu d'artifice terminé avant le bouquet.

Mais ce n'est pas fini pour les Perpignanais de connaître des tracas. En effet, le centre bordelais Rapin manque la minute suivante de rien un but sur coup franc. Puis le jeune demi-d'ouverture catalan Lavail commet deux fautes qui font courir de grands risques à son camp.

Alors la partie va prendre une autre tournure. Les Bordelais ont laissé passer leur chance de gagner. Ils ne la retrouveront plus. C'est maintenant le quinze perpignonais qui prendra la direction du débat et ne l'abandonnera pas.

Tout d'abord, Lavail va se réhabiliter complètement par un splendide exploit personnel des deux fautes que nous avons signalées plus haut. Servi sur sortie de mêlée à trente mètres de la ligne de buts de Bordeaux, le jeune demi-d'ouverture catalan démarre dans un style extraordinaire, déjoue la défense adverse pour terminer sa course par un essai qui fut la récompense d'un des plus beaux exploits personnels qu'on puisse voir sur un terrain de rugby.

On note ensuite une assez rude réaction bordelaise en conséquence de quoi l'arrière-

LA FINALE DU CHAMPIONNAT DE FRANCE OPPOSERA BIARRITZ A PERPIGNAN



RUGBY XV — PARC DES PRINCES. Demi-finale du Championnat de France Biarritz Olympique-A.S. Montferrandaise (3-0) — Les Biarrots mènent, aussi leurs adversaires, ne négligeant aucune des occasions qui leur sont offertes, n'hésitent pas à attaquer à proximité de leurs buts. Un mouvement des trois-quarts aboutit à l'ailier Vesvres à qui Jannard vient de passer le ballon. De gauche à droite : Lefort, Ithurra, Chassaane, Pnsola Gascon, Haget, Jannard et Vesvres.



RUGBY XV — PARC DES PRINCES. Demi-finale du Championnat de France Biarritz Olympique-A.S. Montferrandaise (3-0) — Le Montferrandais Thiers vient d'effectuer une longue échappée qui met en danger les buts basques. Devant Ithurra il passe le ballon à Serres. De gauche à droite : Ithurra, Munian, Thiers, Savy (tête bandée), Galey (à terre), Haget, Serres.

catalan Porricat ne peut qu'à grand-peine toucher en but pour sauver un essai.

Mais soudain, nouveau coup de théâtre. Tout comme l'avait fait Lavail, l'ailier catalan Abat échappe d'une façon extraordinaire à la défense bordelaise. Puis il transmet le ballon à Serres, lequel marque ainsi un essai transformé en but.

On a alors une période de jeu extrêmement brillant. Les Bordelais ne se tiennent pas pour battus. Leur centre Rapin réussit d'abord un but sur coup franc puis le même joueur conduit si bien une attaque par passes qu'il démarque son ailier Caunègre lequel n'est arrêté que de justesse avant d'atteindre la ligne de buts perpignanais.

Tout cela est vraiment du très beau rugby. Les deux équipes se rachètent largement du jeu médiocre auquel elles nous ont fait assister en première mi-temps. Cependant les Perpignanais reprennent l'offensive, à tel point qu'ils ne quitteront pas le camp de leurs adversaires. Leurs attaques se succèdent toutes plus incisives les unes que les autres, mais la défense de Bordeaux est à la hauteur de la tâche et en conséquence la partie se termine sur le résultat que nous avons indiqué.

En somme le succès des Catalans fut largement mérité. En seconde mi-temps l'équipe catalane montra de façon indiscutable que

ses possibilités étaient plus grandes que celles de sa rivale.

Le point faible des Bordelais fut la lenteur relative de ses lignes arrière, et d'une façon plus précise, le jeu vraiment médiocre fourni par son demi de mêlée.

Voici donc l'U.S.A. Perpignanaise qualifiée pour jouer la grande finale du championnat contre le Biarritz Olympique. C'est un très grand match en perspective dont nous aurons d'ailleurs l'occasion de reparler.

CHARLES GONDOUIN.

Après une rude bataille Biarritz l'emporte sur Montferrand

Biarritz Olympique a battu l'A. S. Montferrandaise par un petit essai d'écart qui marque bien la différence qu'il y avait entre les deux équipes dans cette demi-finale du Championnat de France.

Les plus optimistes n'escomptaient pas une partie qui soulèverait l'enthousiasme. Les plus pessimistes prévoyaient une belle partie de bourre.

Ce sont ces derniers qui avaient raison. Les deux lignes d'avants se livrèrent une bataille — il n'y a pas d'autre mot — au cours

de laquelle on oublia souvent, surtout en seconde mi-temps, le fair-play le plus élémentaire.

La lutte des deux packs se termina à la confusion des Montferrandais qui se sont beaucoup alourdis depuis deux ans, et dont certains joueurs sentent peser le poids des ans.

Biarriz joua plus vite. Ses joueurs collent à la balle avec une ardeur inlassable. Il n'y a pas beaucoup de science dans la manière de ses avants, mais ils foncent avec un tel cœur et un tel esprit de suite que l'adversaire est balayé.

Et puis ils ont un leader unique en France, Haget.

Quelle leçon pour les jeunes que le travail de ce vétéran. Il demeure calme, chacun de ses mouvements est dirigé dans un but défini, ses coups de pied visent un but précis.

A Montferrand, il y avait bien Savy, mais blessé à la tête il ne put donner sa mesure. Pourtant il fut encore un des meilleurs.

Ce qui prouve que les anciens avaient appris à jouer au rugby tandis que les jeunes ne connaissent rien d'un jeu qu'ils pratiquent en dépit du bon sens avec une belle débauche d'efforts superflus.

Biarriz mérita sa victoire mais elle fut peut-être un peu aidée par la blessure de Savy qui obligea les Montferrandais à jouer les mêlées avec sept hommes.

Il est vrai que l'expulsion de Munian équilibra les chances.

En tout état de cause les Biarrots nous semblent, à l'heure actuelle, en meilleure condition physique que les Auvergnats.

Montferrand donna l'impression d'une équipe fatiguée.

Thiers, lui-même, se montra loin de sa meilleure forme et il manqua même deux coups francs dont un face aux poteaux.

Ce fut une partie indigne d'une demi-finale de Championnat de France parce que l'enjeu fit perdre la tête à beaucoup de joueurs et que l'indigence des trois quarts — très médiocres, Haget mis à part, dans les deux équipes — empêcha toute autre méthode de jeu que celle qui fut employée de bout en bout : ruées massives des avants.

Souhaitons, en terminant, que la F. E. R. prenne quelques sanctions qui s'imposent si elle ne veut pas voir la finale dégénérer en bataille rangée.

EDOUARD DE SEGONZAC.



RUGBY XV — BIARRITZ (par belino). Demi-finale du Championnat de France U. S. A. Perpignanaise-Stade Bordelais U. C. (8-3) — On voit ici le demi de mêlée catalan Roger Vails, après une belle course, tentant de tromper l'arrière-défense bordelaise. Il est bien épaulé par ses coéquipiers Caze-nove, Ballini et Desclaux (de gauche à droite).



RUGBY XV — BIARRITZ (par belino). Demi-finale du Championnat de France U. S. A. Perpignanaise-Stade Bordelais U. C. (8-3) — On voit ici le demi de mêlée catalan Roger Vails, après une belle course, tentant de tromper l'arrière-défense bordelaise. Il est bien épaulé par ses coéquipiers Caze-nove, Ballini et Desclaux (de gauche à droite).



RUGBY XV. PARC DES PRINCES. DEMI-FINALE DU CHAMPIONNAT DE FRANCE. — BIARRITZ OLYMPIQUE-A. S. MONTFERRANDAISE (3-0). — Les avants montferrandais, sur loupé de Lefort (à terre), essayent un dribbling que Guinie va intercepter. Les joueurs des deux camps paraissent épuisés. De g. à dr. : Galey (14), Haget, Pinsola, Legay, Guinie, Daguerre, Lombarteix, Aubignat, Lefort, Munian, Ithurra (à demi masqué), Cognet, Henon, Rochon, Chassagne et Thiers.



RUGBY XV. PARC DES PRINCES. DEMI-FINALE DU CHAMPIONNAT DE FRANCE. — BIARRITZ OLYMPIQUE-A. S. MONTFERRANDAISE (3-0). — Grosse supériorité des avants basques en mêlée : une fois de plus la mêlée leur a été favorable et Gascon ouvre rapidement sur Haget junior. Ce dernier reçoit le ballon dans des conditions telles qu'il devra taper en touche aussitôt. De g. à dr. : Arizabalaga, Haget II, Savy (qui, blessé, joue winger), Bourges, Gascon, Legay, Munian, Cognet (baissé), Chassagne.